

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

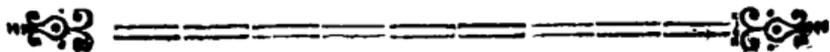
DEDIÉ AU ROI.

NOVEMBRE 1755.

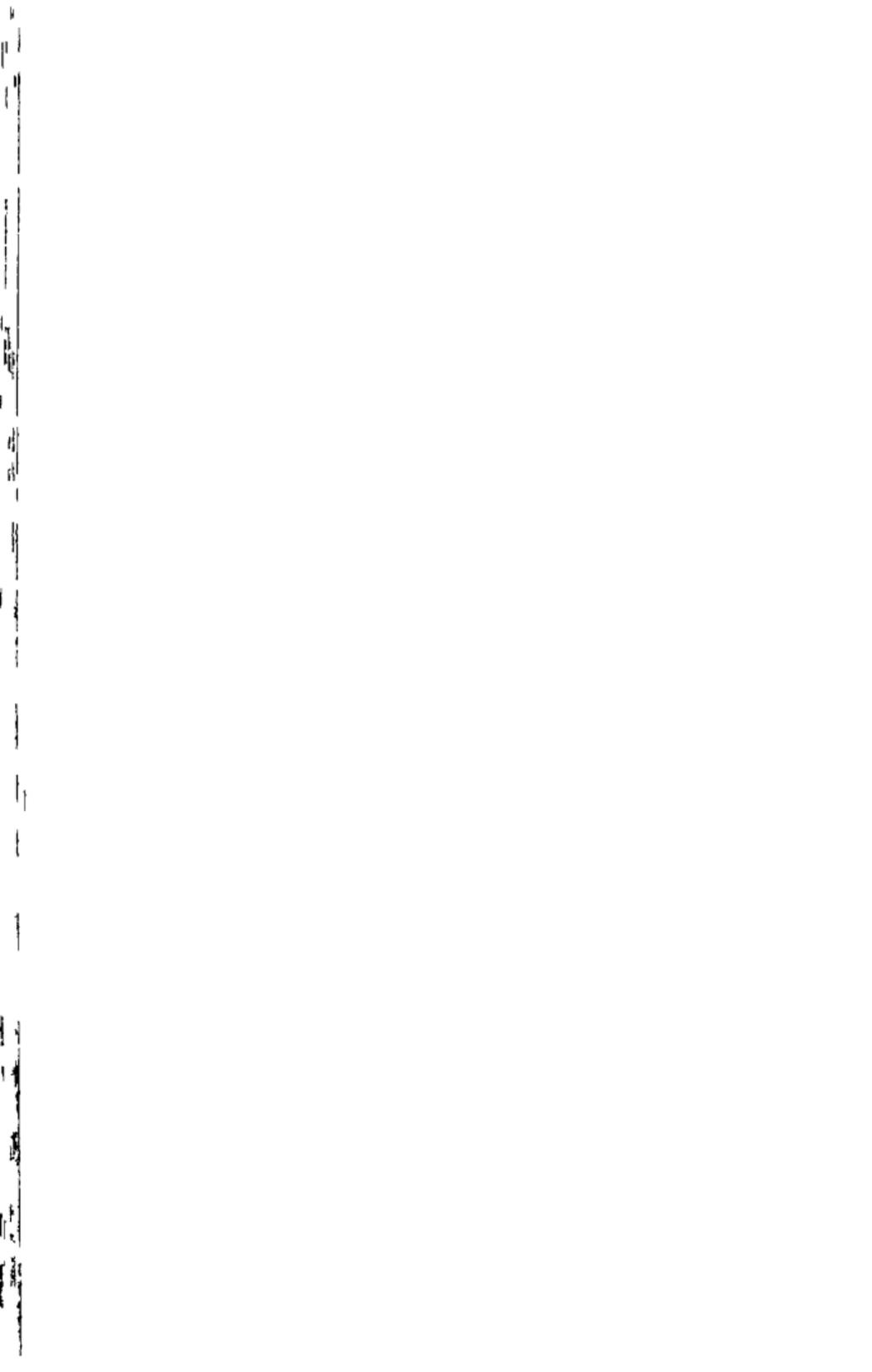


NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



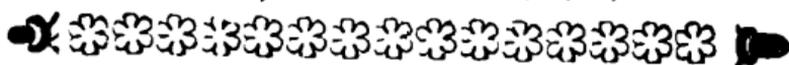
M D C C L V.





JOURNAL HELVETIQUE,

NOVEMBRE 1755.



DISCOURS

Sur ces paroles de JESUS-CHRIST, Heureux ceux qui ont de la Douceur, car ils posséderont la Terre. Math. V. 5.

IL y a douze ou quinze ans, que l'Académie Françoisé dona, pour le sujet du Prix de Morale, *la Douceur & ses avantages*, que le Sauveur a marqués dans une de ses Béatitudes. Il m'a paru fort bien choisi & m'a fait naitre l'envie de le traiter aussi à ma manière. J'ai déjà averti précédemment, en expliquant quelques autres de ces beaux Textes sententieux de l'Écriture Ste, que je laisse l'Eloquence aux Académiciens, & le ton patétique aux Prédicateurs. Je tâcherai seulement d'avoir un stile simple & clair, pour être bien entendu de mes Lecteurs. Cette

simplicité assortira la Matière que je dois traiter. La Douceur ne demande pas de grands mouvemens oratoires. Ils y seroient déplacés , & je n'y réussirois pas , quand je voudrois l'entreprendre.

Heureux ceux qui ont de la Douceur , car ils posséderont la Terre. Il me semble que J. C. veut dire par là , que ceux qui ont l'Esprit doux seront plus heureux , même dans cette Vie , que ceux d'un caractère opposé ; que cette Vertu est propre à nous gagner l'affection des autres Hommes , & qu'elle les met dans nos intérêts. Voila d'abord le sens de la proposition entière. Mais pour la développer , començons par nous faire une idée juste de cette Douceur.

Me défiant de mes propres lumières , quand j'ai à traiter des Sujets de Morale , je consulte quelques uns des Auteurs , qui ont écrit sur la même matière. Le premier , qui m'est tombé sous la main est le Docteur *Hammond* , fort estimé des *Anglois*. Il a expliqué assez en détail le Sermon de J. C. sur la Montagne , dans son *Catéchisme de Morale*. Il nous dit d'abord , que la Douceur , dont il s'agit dans cette Béatitude , est une tranquillité d'Esprit qui regarde Dieu & les Hommes. Il nous marque ensuite , en quoi consiste cette Douceur , par rapport à Dieu *.

* La Pratiq. de la Morale Chrét. *Amst.* 1696. p. 154.

Je ne fai si c'est la faute du Traducteur ou de l'Auteur lui même, mais il me semble que l'on ne peut pas dire, à parler exactement, que l'on a de la Douceur avec ses Supérieurs, & encore moins, s'il s'agit de Dieu. Cette Vertu est proprement relative à nos Egaux : Elle a aussi lieu avec nos Inférieurs. On peut bien dire, qu'un Home qui a l'Esprit doux, est par cela même bien disposé envers ses Supérieurs, qu'il a pour eux le respect, la soumission qu'il doit avoir. Mais nôtre Langue ne peut pas souffrir, que l'on dise, qu'un Sujet a de la Douceur pour son Souverain. Il me semble donc, que quand on traite de cette Vertu, il ne faut la considérer, que par raport à nos Egaux, ou à ceux qui sont au dessous de nous.

Voici les principaux traits, tels que je les ai trouvés dans quelques Traités de Morale. La Douceur est cette disposition d'Esprit, qui règle si bien & nos paroles & nos actions, qu'elles ne blessent jamais ceux avec qui nous vivons. Elle supprime tout ce qu'il y pourroit avoir de choquant dans nos discours & dans nôtre conduite. Elle va plus loin, elle corrige même ce qu'il y pourroit avoir de rebutant dans nos manières. La Douceur Chrétienne retranche toutes les inégalités de nôtre humeur. Elle aplanit toutes ces rudesses.

ses , qui pourroient choquer ceux avec qui nous vivons. Elle fait que nous nous accommodons à leurs desirs innocens. Un Home doux , c'est donc un Home qui est honête , bon , facile , complaisant , un Home qui *se fait tous à tous* , come St. Paul le disoit de lui même.

La Douceur fait encore , que nous ne nous choquons pas facilement de la conduite des autres. Elle interprète de la manière la plus favorable , tout ce qu'ils font par rapport à nous. Un Home de ce caractère , n'ayant pas de la malignité dans le Cœur , n'en trouve pas non plus dans les discours , ou dans les actions du Prochain. Lors même que quelqu'un l'ofense véritablement , il fait se modérer. „ Un Tel m'a fait tort , „ *dira-t-il dans ces occasions.* Je ne puis pas „ m'empêcher de le sentir ; mais peut être „ me suis-je attiré moi même cette injure. „ Peut être l'ai je choqué sans m'en être „ aperçu. Peut être lui a-t on donné de fa- „ cheuses préventions contre moi. Peut-être „ encore reconoitra-t il le tort qu'il m'a fait. „ Peut être que dans le fond il en est fâché „ lui même. ” Voila coment un Home , qui a de la Douceur , cherche à excuser ceux qui l'ont ofensé ; Voila coment il combat les mouvemens d'aigreur que l'injure qu'il a reçue , pourroit exciter en lui.

Enfin la Douceur nous fait supporter en général les défauts de ceux avec qui nous vivons. Elle nous donne de l'indulgence pour leurs foiblesse. Pour peu que l'on soit entré dans le comerce du monde, on n'a pû que remarquer de grands travers parmi les Hommes. Les uns sont remplis d'un Orgueil, qui paroît d'abord insupportable. Les autres ont une grande Stupidité. Les uns ont l'Esprit contrariant; les autres une Conversation ennuiante. Les uns sont bizarres dans leur humeur, les autres désagréables dans leurs manières. D'un côté on voit un Riche enivré de son Opulence; d'un autre côté un Homme entêté de ses prétendues lumières, & qui veut décider de tout. Comment se conduire avec tous ces différens Caractères? La Douceur nous donne de l'indulgence pour tous les défauts innocens, & à l'égard de ce qu'il y peut avoir de vicieux dans ceux que nous fréquentons, elle nous fournit les tours les plus insinuans, pour tâcher de les en corriger.

La Douceur avec nos Inférieurs, nous fait traiter avec bonté, avec humanité, ceux qui sont d'une condition au dessous de la nôtre. Un Homme, qui a l'Esprit doux, reçoit toujours bien ceux qui l'abordent. Ils ne lui trouvent ni fierté, ni hauteur, & ceux même

qui croient le moins mériter son attention, retournent toujours satisfaits de l'accueil qu'ils en ont reçu. S'il a des Emplois, s'il est appelé à administrer la Justice, il est d'un accès facile. Ceux qui ont besoin de son Ministère n'ont point à essuyer de mauvaises heures à sa porte. Il écoute leurs raisons sans impatience, & de peur d'ôter à ceux qui l'instruisent de leurs affaires, la liberté de lui bien expliquer les choses essentielles, il aime mieux avoir quelquefois l'ennui d'en entendre de superflues. S'il écoute avec patience, il répond aussi avec douceur. Un Juge, à la vérité, doit rendre exactement la Justice. Il faut nécessairement qu'il soit quelquefois sévère dans le Tribunal. Mais il en doit avoir d'autant plus de douceur lorsqu'il ne siège pas. Si les Juges font sentir le poids de leur Autorité dans leurs Jugemens, ils ne doivent jamais le faire sentir par leurs manières.

Un Homme qui a de la Douceur la fait paroître encore avec ceux qui sont à son Service. On voit assez de gens, qui ont des manières douces & honnêtes avec leurs Egaux, des manières respectueuses avec leurs Supérieurs, mais qui n'ont pour leurs Domestiques que de la dureté & de la hauteur. On ne voit que trop de ces Maîtres dont l'humeur impérieuse traite toujours avec dédain ceux qui les ser-

vent ,

vent, qui non seulement exigent de ceux qui font dans leur dépendance, un travail au dessus de leurs forces; mais chez qui l'on voit encore toute l'aigreur du Commandement, qui parlent toujours d'un ton sévère & menaçant, toujours prêts à s'emporter pour la moindre bagatelle. Un Maître, qui a de la Douceur, agit bien différemment avec ses Domestiques. On lui voit beaucoup d'humanité, de bonté, de condescendance pour eux. Il entre dans leur état, dans leurs besoins, il compatit à leurs maux. On peut remarquer sa Douceur jusques dans le ton dont il leur parle. On a beau dire, come font la plupart des Maîtres, qu'il faut savoir se faire servir. Selon lui le grand secret pour cela, c'est de se faire aimer. On réussit toujours mieux par la Douceur, que par toute autre manière.

Lorsque les Moralistes traitent de cette Vertu, ils ne manquent pas de distinguer avec soin la véritable Douceur d'avec la fausse. Ils écartent d'abord celle que l'on tient uniquement du tempérament. On trouve quelquefois des Caractères si froids, & même si stupides, qu'ils sont insensibles à mille choses qui devroient les piquer. Leur indolence est à toute épreuve. Des Motifs tout humains rendent aussi quelquefois la Douceur défectueuse. Quelle est la Douceur que font pa-

roître en certaines occasions les Gens du Monde ? L'intérêt les retient, & ils craignent de se faire tort en donnant l'effort à leur vivacité. Une vaine gloire les arrête aussi, & ils croiroient se deshonorer dans de certaines rencontres, s'ils ne demeueroient pas dans les bornes de la modération.

Il y a aussi une Douceur aparente & de pure bienfiance. Les Homes, sentant leurs défauts, ont introduit un certain art de Civilité pour les cacher, & même pour revêtir les apparences de la Vertu qui leur manque. Ils se piquent d'avoir les uns avec les autres des manières douces & polies. Mais ce n'est là qu'une Douceur simulée. On peut définir la Politesse mondaine, l'Art de s'en faire croire les uns aux autres, de se dire des choses que l'on ne pense pas, de se témoigner les sentimens les plus obligeans, mais qu'on est bien éloigné d'avoir. La véritable Douceur est sincère, elle dit ce qu'elle pense, elle ne témoigne que ce qu'elle sent. Elle a son principe dans le Cœur, & de là elle se répand dans les manières & dans la conduite.

Après avoir bien distingué la véritable Douceur, qui est toujours sincère, d'avec l'Honêteté mondaine, qui n'est qu'une Douceur feinte & aparente, on peut faire cette Réflexion, c'est que cette dissimulation, toute

toute condanable qu'elle est, a pourtant un beau côté. C'est au moins là un hommage que les Mondains rendent à la Douceur Chrétienne. Quand je vois des Homes pleins d'eux mêmes, affecter de la Modestie, des Ambitieux se piquer d'être humbles, des Opiniâtres, des Emportés avoir des Manières complaisantes, & se revêtir d'une Douceur extérieure, je fais ce raisonnement; que les Homes du Monde étant forcés de respecter cette Vertu, nous devons comprendre par la quelle en est la beauté & l'utilité.

Il ne faut donc pas confondre la véritable Douceur, avec celle qui n'en a que l'apparence, avec celle qui n'a pour principe que la vanité ou un intérêt grossier. Cependant je ne crois pas, que l'on doive aussi trop raffiner sur les Motifs de cette Vertu, comme l'on fait quelques Auteurs. Il parût dans le Siècle passé un Ouvrage qui fit assez de bruit, sous ce titre, *La fausseté des Vertus humaines*. L'Auteur, qui est fort sévère, range parmi les mauvais Motifs de la Douceur, le desir ambitieux de triompher d'une Passion violente, comme la Colère, l'Amour de la paix & du repos. „ La Douceur de certaines personnes, „ ajoute-t il, est une envie de se faire aimer „ de tout le Monde, & en particulier de „ ceux avec qui ils sont en Société, car la

„Bonté & la Douceur nous ouvrent le Cœur,
 „ des Hommes, & nous attirent leur amitié *.

C'est être trop rigide, que de condamner un semblable Motif. Quand on l'examinera bien, on trouvera que c'est précisément celui qu'emploie le Sauveur dans cet endroit. *Ceux qui ont de la Douceur posséderont la Terre*, dit-il.

Ce Passage est tiré du Psaume XXXVII **. On pourroit d'abord demander pourquoi *David* promet la Terre de *Canaan* à la Douceur plutôt qu'aux autres Vertus. Les Interprètes croient, y entrevoir une allusion à ce qui est rapporté dans l'Histoire Sainte. C'est que les Israélites, qui se rébellèrent contre Dieu, & qui murmurèrent dans le Désert, furent tous exclus de la Terre promise. Dieu ne mit en possession de ce Pais délicieux, que ceux qui avoient eû de la modération.

Mais quand J. C. a employé ces mêmes paroles dans son Sermon sur la Montagne, on y a aperçû une autre allusion, toute relative aux Evénemens de son tems. Mr. Le Clerc croit que le Sauveur a ici en vûe de calmer

* On a reproché à l'Auteur de ce Livre, come à la Rochefoucault dans ses *Maximes*, de n'avoir pas assez bone opinion du Genre-Humain. Si on les en croit l'un & l'autre, toutes les Vertus se trouveront a peu près frustes.

** Ps. XXXVII. 11.

Calmer les mouvemens féditieux des Juifs. Ils souffroient avec une extrême impatience la Domination étrangère. Il paroît par l'Histoire, qu'ils coururent plusieurs fois aux Armes, jusqu'à ce qu'enfin la Guerre s'étant allumée, tout ce qu'il y eût de Juifs obstinés, fut entièrement chassé de la *Palestine*, par les *Romains*. Cet habile Critique, au lieu de traduire que ceux qui ont de la Douceur hériteront la Terre, a mis dans sa Version Françoisé, qu'ils posséderont le Pais. Il justifie cette Version par quelque autre Passage où la Terre se prend pour la *Judée*. Il fait voir, que cette Promesse eût son accomplissement dans les Juifs convertis au Christianisme. Les Juifs peu endurans & pleins de violence, qui croioient conserver leur Pais par la voie des Armes, en furent chassés, & les Chrétiens doux & soumis au Gouvernement, possédèrent en paix ce qu'ils avoient dans ce Pais-là. C'est ce que nous apprend l'Histoire Ecclésiastique.

Cet Evénement peut bien avoir donné occasion à J. C. de prononcer ces paroles; mais elles ont plus d'étendue, & elles conviennent à tous les tems. En les prenant dans toute cette étendue, il faut d'abord expliquer cette façon de parler, *Hériter la Terre*, & voir ce que J. C. a entendu par là.

Come Dieu avoit promis autrefois au Peuple Juif de leur doner en héritage la Terre de Canaan, qui étoit un Pais fertile, & propre à faire le bonheur de ses Habitans, cette expression *hériter la Terre*, posséder la Terre, signifia parmi eux, dans la suite, vivre dans la prospérité. Cela paroît clairement par le *Psaume XXXVII.* d'où le Sauveur a emprunté ces paroles, *Ceux qui ont de la Douceur hériteront la Terre, & ils jouiront tout à leur aise d'une grande prospérité*, ajoute David. *Hériter la Terre*, c'est donc jouir d'une heureuse prospérité.

Il est bon de remarquer d'abord, que cette Promesse de J. C. a proprement son accomplissement lors que la Religion est établie dans un lieu, & qu'elle y est tranquile. Quoi que la Douceur soit fort propre à fléchir nos Persécuteurs, il faut pourtant convenir que l'on ne peut goûter les fruits de cette Vertu, que d'une manière fort imparfaite pendant la persécution. Mais lors que l'on n'est pas inquiété à cause de profession de la Vérité, on ne peut pas douter que la Douceur ne rende notre Vie fort douce & fort agréable.

Pour s'en convaincre, il faut d'abord faire attention, qu'un Homme doux, sage & modéré a toujours la protection de ses Supérieurs. Come il leur rend ce qu'il leur doit, tout ce qu'il

qu'il y a de Persones puissantes le favorisent de leur crédit, dès qu'il en a besoin.

Nôtre bonheur ne dépend pas seulement de la protection du Magistrat. Nous vivons dans une Société où nous dépendons tous les uns des autres. Nous n'y pouvons réussir, dans nos entreprises, qu'autant que les autres Homes ne s'y opposeront pas. S'ils nous haïssent, ils traverseront infailliblement nos desseins, & les feront échoüer; mais s'ils nous aiment, ils les féconderont, ils nous aideront à les faire réussir. Et qu'y a-t-il de plus propre à nous mettre bien avec eux que la Douceur? Un Home doux & paisible, qui ne cause du chagrin à personne, qui cherche au contraire à obliger ceux avec qui il vit, est généralement aimé, & par là il trouve le secret de mettre tout le monde dans ses intérêts. S'il a quelque bien, il s'en voit le paisible possesseur. Personne ne cherche à le lui enlever. Bien loin de là, il voit les autres Homes prendre part à son bonheur, & par là il en jouit avec d'autant plus de plaisir. S'il manque de bien, il a des ressources pour en gagner, par la facilité qu'il trouve dans les autres, à entrer en comerce avec lui.

Un Home qui a de la Douceur demande-t-il encore un Emploi dans la Société, on le préférera toujours à tous ses Concurrents. Sa
Dou-

Douceur est un bon garant qu'en l'élevant aux Dignités, on trouvera en lui un Magistrat prévenant, affable, & qui écoutera favorablement ceux qui auront besoin de lui.

La Douceur est toujours accompagnée de la Modestie. Un Home fier & hautain obtient difficilement les Emplois. On s'affranchit, par ce refus, d'une subordination, que l'on sent bien qu'il voudroit rendre trop onéreuse. La manière dont il demande ce Poste suffit seulé pour l'en écarter. Il fait valoir ses droits avec hauteur, s'annonce come le seul Home capable de remplir la place. Son Concurrent plus doux & modeste, demande come une grace ce qu'il pourroit esperer à titre de justice. C'est le moien d'être préféré.

Avec cette Douceur on s'atache ses Inférieurs, & ils nous sont tout dévoués. Un Home de ce caractère a le plaisir de voir ses Domestiques s'affectionner à son Service. Ce n'est point lui que l'on sert à l'œil, come parle l'Écriture on a toujours à cœur les intérêts d'un tel Maître.

Pour nous inspirer le goût de cette aimable Vertu, J. C. nous la représente donc come très conforme à nos intérêts. Elle nous met en état d'aquerir les biens de la Terre & de les posséder sans trouble. Elle nous procure beaucoup d'Amis; elle nous vaut la protection
de

de nos Superieurs , & est propre à nous élever nous mêmes aux Emplois. Elle fait encore que nos Inférieurs nous sont entièrement dévoués & nous servent avec affection. Ainsi , Biens , Crédit , Honeurs , Amis empressés , Serviteurs fidèles & zélés , tout est pour ceux qui ont de la Douceur. C'est donc là *posséder la Terre*, come J. C. le leur promet.

J'entendis un jour un habile Prédicateur, qui expliquoit cette Béatitude. Après avoir prouvé qu'on réussit à tout par la Douceur , qu'elle emporte tout , & qu'elle écarte tous les obstacles qui pourroient traverser nos desseins , il finit par une heureuse saillie d'imagination.

Samson, dit-il , proposoit autrefois cette Enigme : *Du Fort est sorti la Douceur*. J'en propose aujourd'hui une toute opposée , dont je done en même tems l'explication ; c'est que c'est de la Douceur que vient la Force. Un Home doux vient à bout de tout ce qu'il entreprend. Il surmonte heureusement toutes les difficultés. La Douceur entraîne tout sans éfort.

Après avoir prouvé, que cette Vertu est le plus sûr moien de réussir dans nos affaires , je puis bien , ce me semble , tirer cette conclusion , que nous ne saurions prendre trop de soin pour l'inspirer à nos Enfants. Ce sera là

leur laisser un bon Héritage. La meilleure chose qu'un Père puisse faire pour ses Enfans, c'est de les façonner enforte qu'étant maniables selon les rencontres de la Vie, ils puissent plaire à tout le monde, & par là se faire une Vie comode & aisée. De toutes les Méthodes que l'on donne pour être heureux dès cette Vie, il n'en est point de plus certaine que celle là.

Voilà, à parler en général, les effets que doit produire la Douceur. Ce sont là les récompenses que Dieu lui assigne dès cette Vie même. Cependant il faut avouer qu'il arrive quelquefois que ces Promesses n'ont pas leur accomplissement. Les Hommes n'ont pas toujours pour la Bonté & la Douceur tout le retour qu'ils devroient avoir. Il ne seroit pas difficile de trouver des exemples de personnes de ce caractère qui sont mal partagées des Biens de ce Monde. Mais outre que quelques Exceptions ne détruisent pas la Règle, nous pouvons envisager, d'un autre côté, le bonheur de ceux qui ont cette Vertu. Ce ne sont pas ceux qui ont le plus de Richesses, qui sont les plus heureux, mais ceux qui sont les plus contens, & un Homme doux est toujours satisfait de son état. Qu'on l'examine bien, & l'on trouvera que la disposition d'esprit qui fait la Douceur est la même qui fait

le contentement de sa Condition. Cette modération, qui nous empêche de nous emporter contre les autres Hommes, quand ils nous contrarient, nous calme aussi par rapport à tous les Evénemens de la Vie. Un Homme doux n'a ni inquiétude, ni impatience sur son état. Il fait borner ses desirs & se contenter de ce qu'il possède. C'est là la véritable Richesse. L'Homme le plus riche, c'est sans contredit celui qui a le moins de desirs & de besoins.

Selon ce principe, quel est l'Homme qui a joui de plus de biens sur la Terre? Est-ce ce fameux Conquérant, qui par la rapidité de ses Victoires, se vit en très peu de tems Maître d'une partie considérable du Globe terrestre? Mais il n'est point satisfait de ce qu'il y possède. Il demande déjà s'il n'y auroit point d'autre Monde à conquérir. Un Homme doux & tranquille, qui fait régler ses desirs, est dans une situation bien différente. Il ne lui manque rien, & il est aussi riche, par ce tour d'esprit, que s'il possédoit la Terre entière. St. Paul disoit, *La Piété avec le Contentement de l'Esprit est un grand gain* *. C'est-à-dire que la Piété produisant le Contentement est une grande Richesse. Nous pouvons dire de même, la Douceur nous doⁿ

* I. Tim. VI. 6.

nant le Contentement de l'Esprit , est par cela même le plus grand de tous les Trésors. C'est gagner tout le Monde que d'aquerir cette Vertu.

Voila coment l'ont peut répondre à ceux qui nous objectent les cas où la Promesse de J. C. semble être en défaut. Un Predicateur ajouteroit une autre Réponse. Il diroit , que quand le Sauveur & les Apôtres nous promettent quelques avantages sous ces Expressions Judaiques , nous devons leur donner toute l'étendue qu'ont les Promesses de l'Evangile. Suivant cette Règle , nôtre *Pais de Canaan* , nôtre Terre promise , c'est le Ciel. Ainsi quand nôtre Douceur ne trouveroit pas les agrémens qu'elle doit avoir naturellement sur la Terre , n'en concluons pas , que cette Vertu demeure sans récompense. Nous en recueillirons les fruits dans une autre Vie , d'une manière infiniment avantageuse pour nous. Mais c'est proprement dans la Chaire qu'on doit apuier sur cette récompense à venir.

En voila assez pour nous convaincre , que J. C. a été fondé à faire cette Promesse. On doit la regarder come une de ces Vérités Morales , qui sont vraies le plus souvent , mais qui souffrent quelques exceptions. Pour établir la justesse de celle-ci , c'est assez de trouver , que quand les choses suivent leur

cours naturel , un Home dont le caractère est la Douceur , a dans ses intérêts tous ceux avec qui il vit. Ils sont tous disposés à lui rendre service. Et voila qui est confirmé par l'expérience. •

Mais en expliquant ainsi cette Promesse d'une manière toute naturelle , & pour ainsi dire de plein pié , cela donne lieu à une difficulté qui pourroit faire de la peine à quelques uns de mes Lecteurs. Si J. C. fait consister le bonheur de ceux qui ont de la Douceur , dans ces avantages temporels , il parlera en cela le langage ordinaire. Il ne choque en rien les idées du bonheur que l'on a comunément dans le Monde. Où sera donc le Paradoxe ? Dans les autres Beatitudes , il nous apprend à chercher la félicité dans d'autres Objets que ceux où nous les cherchons ordinairement. Il ne place le bonheur , ni dans les Richesses , ni dans les Plaisirs , *Heureux les Pauvres , Heureux les Afligés* , dit il. Et ici il parlera un langage tout humain , & opposé à ces Sentences précédentes.

En suivant l'Explication de M. *Le Clerc*, on répond parfaitement à cette difficulté. Selon ce Savant, come nous l'avons vû, c'est principalement les préjugés des Juifs de ce tems là , que cette Maxime de J. C. doit combattre. Il a en vûe de les faire revenir de ces

idées chimériques de bonheur, dont ils prétendoient jouir sous le Règne du Messie. On fait qu'ils se le figuroient come un Conquérant, qui devoit marcher à leur tête, pour les venger de leurs Ennemis, pour secouer le Joug des Romains, & pour leur aquérir la Terre entière. „ Vous êtes dans l'erreur, „ leur dit il, c'est là une fausse route, une „ voie trompeuse pour parvenir au bonheur. „ Ces mouvemens séditioneux, ces pensées de „ vengeance ne sont propres qu'à vous perdre. Voulés vous savoir avec quelles armes „ vous pourrés vous assûrer la possession „ de la Terre, & vous maintenir dans votre „ Pais ? C'est par la Douceur & la Modération.

Quoi que j'aie remarqué, dès le commencement, que nôtre Langue ne souffre pas que l'on dise que l'on a de la Douceur pour ses Supérieurs, ce n'est pas tout à fait la même chose dans les Langues mortes. J. C. en exhortant les Juifs à avoir cette Douceur, a voulu les éloigner de la Révolte & les rendre soumis au Gouvernement.

En prenant encore cette Béatitude dans toute l'étendue que nous lui avons donnée, il s'élève une nouvelle difficulté. Si cette explication a lieu, J. C. aura fait consister le bonheur dans la prospérité temporelle. Mais
 outre

outre que cela est contraire au génie de l'Evangile en général, cela contredit encore deux ou trois autres Béatitudes où le Sauveur fait consister le bonheur dans la pauvreté, dans l'affliction, dans la persécution.

Cette contradiction aparente disparoitra si l'on entre bien dans la vûe précise que J. C. a eu dans chacune de ces Béatitudes *. Mais ce détail demanderoit plus de place qu'il ne m'en reste ici. Pour l'autre branche de l'Objection, il est vrai qu'en bone Morale, on nous représente ordinairement la prospérité come dangereuse. On dit qu'elle nous ennyvre de nôtre bone fortune, & que le plus souvent elle nous gâte le Cœur.

Mais il faut bien remarquer, que le Sauveur ne dit pas ici que la prospérité soit toujours un bien, qu'elle fasse le bonheur de toutes fortes de personnes. Dans ce cas là, la contradiction avec ses autres Maximes seroit toute manifeste. Que dit il donc ? Il nous marque seulement que la prospérité est un bien pour ceux qui ont l'Esprit doux & modéré. C'est que cette disposition d'Esprit nous empêche d'en abuser. Il n'y a donc rien de contraire au génie de l'Evangile, à établir, que la Douceur

K k 4

nous

* On trouvera une Explication Critique de ces Béatitudes qui sauvera entièrement la contradiction, dans le *Journal Helvétique* Décembre 1737. p. 49. & suiv.

nous est fort avantageuse, ou qu'elle est très propre à avancer nos affaires, en nous gagnant l'affection des autres Hommes. J. C. a donc pû nous représenter, après *David*, combien la Douceur est conforme à nos intérêts. Effectivement nous avons vû qu'elle nous met en état d'aquérir quelque bien presque sans obstacle, & de le posséder sans trouble.

Je finis par cette Sentence de *Salomon* dans le Livre des Proverbes. *La Récompense de la Douceur & de la Crainte de Dieu*, dit-il, c'est à dire de la Douceur qui a la Crainte de Dieu pour principe, *la Récompense de la Douceur, ce sont les Richesses, la Gloire & la Vie* *. On voit assez sa pensée sur ce dernier article. Il veut dire sans doute que les gens violens & emportés meurent souvent d'une mort violente & prématurée. Pour les Richesses nous avons prouvé qu'elles sont la récompense naturelle de la Douceur; reste à dire deux mots de la Gloire qui l'accompagne.

C'est que c'est par cette Vertu que nous sommes Maitres de nous mêmes, que nous surmontons la passion fouguse de la colère, qui nous rend tout autant de Bêtes féroces. C'est là la plus glorieuse de toutes les Victoires. Cet Empire sur ses passions ne s'obtient quelquefois qu'après avoir soutenu des rudes
assauts

* Prov. XXI. 4.

affauts. Mais celui qui est assez heureux pour être enfin Maître du Champ de bataille, ne doit point envier les titres d'honneur que le Monde donne aux plus fameux Conquérans. Les Palmes qu'il cueille ne sont pas teintes du sang des Nations. Telle fut la Victoire que remporta *David*, quand il laissa la Vie à *Saül*, dans le tems même que ce Prince cherchoit à la lui ôter. C'est par là qu'il fût jugé digne d'ocuper dans la suite le Trône d'Israël. *Celui qui est le Maître de son Esprit, vaut mieux que celui qui prend les Villes.**



OB-

* Prov. XV. 32.



OBJECTION

*Contre un Dieu , ou une Providence : Rétor-
quée & presque tournée en Preuve.*

ON a observé, il y a longtems, que diver-
ses Objections que de mauvais Esprits
aiment à faire contre la Religion , se tournent
contr'eux en Preuves , & en Preuves très for-
tes. C'est ainsi , par exemple , que l'on a
fort bien dit , que les Variations des Evan-
gélistes , dont on prétendoit faire une Ob-
jection triomphante , prouvent merveillease-
ment leur sincérité , leur bone foi , leur
éloignement de toute collusion , & contri-
buent dès là à les rendre dignes de toute
créance. C'est ainsi encore , que les Vari-
antes Leçons des anciens Manuscrits des Ecrits
sacrés , Manuscrits qui nous viennent de Pais
si divers , si distans les uns des autres , & de
Peuples qui comuniquoient si peu entr'eux ,
dont même plusieurs étoient réciproquement
trés aliénés , prouvent également l'autenti-
cité & la vraie intégrité de ces Ecrits ; puis
que toutes ces Variantes ne consistent guères
qu'en quelques mots de plus ou de moins ,
qui ne changent rien au fond des choses , &
n'y portent aucune atteinte ; & qu'ainsi ce

ne sont incontestablement que des *lapses* de Copistes, moralement inévitables dans un si grand nombre de Copies.

Ne pourroit-on point de même, tourner en quelque sorte en Preuve, une misérable Objection faite dès longtems contre Dieu ou sa Providence, & que l'on tire des *Monstruosités* de la Nature, sur tout dans le Genre Animal, & dans l'Espèce Humaine en particulier? Si une Sagesse infinie, dit-on, présidoit aux Loix de la Nature, & en eut arrangé le prétendu merveilleux mécanisme, verroit-on toutes ces *Monstruosités*, si contraires à toute Sagesse; & qui ne prouvent que trop combien c'est gratuitement qu'on la suppose?

Mais retorquons & disons: Si une Sagesse infinie ne présidoit pas aux Loix de la Nature, & n'en eut pas arrangé le merveilleux mécanisme, mais que ce fut uniquement l'effet d'un aveugle hazard, verroit-on dans toute la Nature, & entr'autres dans le Genre Animal, une régularité, une uniformité si soutenue, toujours les mêmes deux Sexes, & toujours en balance à peu près égale; la même Espèce produisant toujours invariablement la même Espèce; Homes, Brutes, Volatiles, Aquatiques, Insectes, Végétaux mêmes &c? Et ces *Monstruosités*, dont on
fai

fait tant de bruit , ne se verroient elles pas tous les jours en mille variétés & tout aussi fréquemment, que ce qui est régulier & dans l'ordre ?

Chaque Monstruosité me semble donc être elle même une Voix , & une Voix énergique du Souverain & Sage Créateur , qui nous dit , & sur tout à ceux qui prennent plaisir à ces Objections : „ Insensés & stupides Mortels ! Quel plaisir trouvez vous donc à „ méconnoître ainsi la puissante & paternelle „ Main, qui vous a formés , qui vous con- „ serve & vous soutient chaque instant , & „ qui vous comble de mille biens ? Quoi ? „ les inombrables Merveilles, dont vous êtes „ environés de toutes parts , & dont vous „ mêmes êtes un amas , ne vous disent rien „ en ma faveur, & quelques petites irrégularités de la Nature, si rares qu'à peine en avez „ vous vû quelqu'une de vos propres yeux , „ & que vous ne les connoissez que sur des „ rapports souvent faux & d'ordinaire exa- „ gérés , vous suffisent , pour me dénier l'ex- „ istence , & éteindre ainsi , entant qu'en „ vous est , la Vie de celui de qui seul vous „ la tenez , & en qui seul elle réside ? Aveugles que vous êtes , mais Aveugles volontaires ! Ne voyez vous donc pas , & n'entendez vous pas ce que ces irrégularités „ mè-

„ mêmes vous disent hautement de ma part?
 „ Ne comprenez vous point , que je les
 „ permets tout exprès , pour prévenir vos
 „ pensées folles & téméraires sur mon Exis-
 „ tence , ou leur servir de réponse , en ex-
 „ posant à vos yeux , de la façon la plus sen-
 „ sible , & en vous faisant toucher au doigt
 „ ce qui , tous les jours , arriveroit en mille
 „ façons diverses, & que, stupides come vous
 „ êtes , vous n'aurez guères compris sans
 „ cela , ce qui , dis-je arriveroit , si , selon
 „ votre brutal Système, cet Univers étoit la
 „ production d'un aveugle Hazard ? Enfans
 „ dénaturés ! Faut-il dont que tandis que
 „ toutes les Créatures inanimées *racontent*
 „ constamment mon Existence & *ma Gloire*,
 „ chacune à sa manière , vous , que j'ai
 „ doué de Raison & d'Intelligence , & en
 „ qui j'ai imprimé ce trait glorieux de mon
 „ Image, soiez les seuls à me méconoitre ,
 „ & à tourner contre moi ce don si précieux?
 „ C'est vous , c'est bien vous mêmes , qui
 „ êtes vraiment une Monstruosité dans mes
 „ Ouvrages , & qui , si je n'étois pas ce que
 „ je suis invariablement , me doneriez juste
 „ sujet de vous renier pour mes Créatures,
 „ de vous qualifier de monstrueux Enfans
 „ de cet aveugle Hazard , qui vous plait &
 „ vous enchante si fort , & de vous livrer à

„ tous

» tous les caprices que vous mêmes lui suppo-
» sez. Mais non : Je ne saurois ni hair, ni
» méconoitre aucune de mes Oeuvres ;
» mais je saurai bien vaincre enfin vôtre
» malin & volontaire aveuglement, & le
» faire servir, avec toutes vos paroles té-
» méraires & impies, à vous humilier jus-
» qu'à la pouffiére. Alors, alors, vous pren-
» drez plaisir à célébrer ma Grandeur & ma
» Gloire, & à devenir d'éloquens Hérauts
» de mes Perfections, & sur tout de mon
» Suport vraiment paternel, & de mes in-
» finies Misericordes.

NEUCHÂTEL.





R E P O N S E

De l'Auteur de la Difficulté proposée aux Métaphisiciens.*

M O N S I E U R ,

Rien n'est plus agréable, dans une Dispute Philosophique, que de trouver un Adversaire, qui, come vous, joigne à l'habileté & à la précision un procédé franc & honnête, & l'Amour de la Vérité. Ces Qualités paroissent à découvert, dans la Lettre que vous m'adressez. Je vois d'avance, qu'elles abrègeront considérablement nôtre Dispute. D'ailleurs on est sûr, avec un Adversaire ainsi disposé, que quand il lui seroit arrivé par hazard de prendre un peu légèrement l'air & le ton de Triomphe, il y renonceroit de bone grace, dès qu'on lui montreroit clairement son tort.

Souffrez, *Monsieur*, que j'atende de vôtre part quelque chose de pareil, quand je vous aurai fait voir, que vos Objections, & la Solution que vous proposez, loin de renverser mon Argument, ou de résoudre pleinement ma Difficulté, come vous paroissez le croire, ne l'éfleurent pas seulement.

Tout

Toute vôtre Lettre, & tout le fond des Objections que vous m'y faites, roule sur l'Equivoque du mot d'*Essence*, que vous prenez dans un sens différent de celui, où je l'ai manifestement employé. Come je proposois ma Difficulté aux Métaphisiciens en général, il est clair que je n'étois point obligé d'adopter les Définitions & le *Jargon* de telle ou telle Secte, ou Ecole particulière. Je devois spécialement adopter moins qu'aucune autre, l'idée que *Wolff* & ses Disciples trouvent à propos de donner de l'*Essence*; parce qu'outre qu'elle est fort embarrassée; elle est selon moi, fautive, & mal conçue, come j'aurai lieu de l'expliquer. J'étois libre, du reste, de prendre ce mot d'*Essence*, dans son sens le plus simple, le plus clair, & le plus connu; dans ce sens qui s'offre d'abord à l'Esprit, quand on prononce ce mot; c'est à dire d'entendre par l'*Essence*, tout simplement *ce que la chose est*; au lieu que l'*Existence* marque la Subsistance actuelle de la *Chose* hors de l'Esprit.

De quelque chose dont on parle, vous savez mieux que moi, *Monsieur*, qu'on peut former deux Questions sur elle; *Si elle est? Et ce qu'elle est? An sit? Quid sit?* Ce par où l'on répond à la Question *An sit?* si elle est; C'est l'*existence*: Et ce par où l'on répond à la Question *Quid sit?* Ce qu'elle est? C'est l'*Essence* ou come les Anciens l'apelloient aussi la

Quiddité, Terme barbare, mais expressif & comode, pour marquer *la Chose en soi*, où *ce que la Chose est*, par distinction d'avec son *Existence*, ou *Actualité*.

On ne fauroit croire combien de Difficultés l'on auroit prévenues ou aplanies, en Métaphisique, si l'on s'en fut tenu à cette Notion & Distinction si simple de l'*Essence*, & de l'*Existence*, que les Anciens avoient fournie; Notion très conforme au Langage humain, & à la façon de concevoir de tous les Hommes.

Quoi qu'il en soit, vous sentez, *Monsieur*, que j'étois le Maître de prendre le mot d'*Essence*, dans ce sens simple & très reçu; pourvu que j'avertisse assez clairement, que c'étoit là le sens que je lui donois. Or il n'est guères possible de le marquer plus clairement que je faisois. Dans mon second Principe, après avoir dit que *Toute chose ou Réalité a son Essence, ou ce qui la constitue*, j'ajoute, par voie d'explication, que cela est vrai sans restriction, n'y aiant rien absolument, qui ne soit ce qu'il est, qui n'ait, par conséquent, son *Essence*. Pouvois je dire plus clairement que par l'*Essence*, j'entens *ce que la chose est*? Et afin qu'on n'en pût douter, j'en fais un Principe formel, où j'identifie l'*Essence* & la *Chose*, en ajoutant, l'*Essence d'une chose*, & *cette chose même*, sont des termes équivalens

Après cela, vous conviendrez qu'on ne pouvoit pas s'y méprendre.

Cette Remarque toute simple sur le sens que je donne au mot d'Essence fait évanouir (vous le sentez déjà) le petit incident que vous alléguez contre la *Forme* de mon Argument, qui ne vous paroît pas assez régulière. J'avoue que si j'eusse été sur les Bancs de l'École, j'aurois dû m'attendre à quelque Exception pareille. Je ne suis point si neuf en matière d'Argumentation, que je ne sache bien que le *Terme moien* ne doit pas être double; & que quand il seroit simple & unique dans le fond, il faut bien se garder de l'exprimer d'une façon qui le fasse paroître double; parce qu'un *Répondant* ne manqueroit pas de se saisir de cela, pour critiquer, quant à la *Forme*, un Argument solide dans le fond. J'aurois donc tourné ma *Mineure* come vous le desirez, *Toute chose est une Essence*. Et come mon Antagoniste n'eût pas manqué de me la nier, Je l'aurois réduit à en convenir, par une suite d'Argumens, qui auroient montré, que l'Essence & la *Chose* s'identifient, dans le sens dont-on a ici besoin, & qui seul suffit pour établir l'Immutabilité absolue, dont il s'agit. Mais, Monsieur, je n'étois point sur les Bancs. Je parlois aux Philosophes attentifs; & pour me servir du mot que vous me fournissés vous même, *Intelligenti pauca*. J'étois

fût, qu'aucun ne seroit arrêté par cette petite Difficulté sur le sens de ma *Mineure*, sur-tout en se souvenant, que cet Argument simple n'est que le *precis*, ou le résumé; de ma *Démonstration*, & des Eclaircissemens dont je l'avois apuiée. Pour en bien prendre le sens, l'Équité vouloit manifestement qu'on le confrontât avec la *Démonstration* même, dont il étoit l'Abrégé. Là on auroit vû le sens du mot *Essence*, tellement fixé, qu'on ne pouvoit s'y méprendre, come je l'ai montré. Et c'est aussi ce que vous avez bien senti vous-même, avouant que *c'est sans doute ainsi que je l'entens*.

Sur cela, *Monsieur*, trouvez bon que je vous dise en passant, que si j'étois d'humeur à récriminer quant à la *forme*, vous m'en doneriez une belle occasion. En m'accusant d'y manquer, vous péchez vous-même contre elle, dans un point essentiel. Le Rôle de *Répondant*, que vous prenez, vous obligeoit à rapporter mon Argument *de point en point* & dans tous ses Termes. Au lieu de cela, vous le tronquez. Rien n'est si facile que de doner à un Argument, un air défectueux, & même ridicule, en le mutilant. Cette *Mineure*, come vous la raportez, *Toute chose a son Essence*, vous donne beau jeu. Mais il ne falloit point omettre les deux mots que

j'ajoutois , *a son Essence* , ou , *est ce qu'elle est* ; par où je déterminois , vous l'avez aussi senti , le sens du terme *avoir son Essence*. Dès que je donne les deux Expressions pour équivalentes , on voit bien ce que j'entens par *avoir son Essence*. Je ne veux pas dire que l'Être ou la chose , étant déjà quelque chose en elle même , ait *son Essence de surcroît* ; ou que son *Essence* fasse partie de son Être ; (come quand on dit qu'un *Home* , a *son Ame* ;) Cela seroit ridicule. Mais je dis qu'elle a son *Essence* , come la *constituant* ; come ce *en quoi elle consiste*. Qu'elle est *son Essence même* : (si l'on osoit parler ainsi) Qu'elle est , par conséquent , *une Essence*.

Tel étant clairement , le sens de la *Mineure* en question , & du mot d'*Essence* qui y entre , on peut sans difficulté , former l'Argument , come vous le desirez ; & il sera non seulement *très simple* , mais très solide , très clair , sans nulle équivoque , & dans les règles d'un Sillogisme , sans repliquè ;

Toute Essence est immuable ;

Toute chose est une Essence ;

Donc , Toute chose est immuable.

Me nierez-vous la *Mineure* ? Non , *Monsieur* , vous ne le pouvez point. C'est un Principe presque identique. Ce seroit me nier , qu'une chose *est ce qu'elle est*. Ce seroit donc renverser le Principe de Contradiction ;

ou pour mieux dire , ce feroit abjurer le sens comuñ.

Ainsi , pourvû que vous m'accordiez , ce que personne ne peut me refuser ; c'est à dire, d'atacher au mot d'*Essence* , qui n'est qu'un *Son*, l'*Idée* que j'y atache ; & de la définir ; *Ce que la chose est* ; mon Argument se soutient par lui même. Il est d'une évidence palpable ; & prouve invinciblement l'*Immutabilité* dont il s'agit.

Bien plus. Je puis me passer ici du mot d'*Essence* , & de tout *Jargon* Scholastique. Je n'ai besoin que du seul Principe de *Contradiction*. Si j'ai bien voulu emploier ce Principe comuñ , *Les Essences sont immuables* ; c'est parce que dans cette Matière , on est accoutumé à ce langage là. Du reste , je puis m'en passer , encore une fois ; & me contenter du seul Principe d'*Identité* , ou de *Contradiction* , avec les *Conséquences* claires , qui en naissent l'une après l'autre , en cette sorte ;

I. *La même chose ne peut être , & n'être pas en même tems.*

II. *Donc la même chose ne peut être telle , & n'être pas telle en même tems.*

III. *Donc la même chose ne peut pas , dans le même tems , ou dans un tems doné , être telle , & être autre.*

IV. *Donc elle ne peut pas , dans le même*

tems, ou dans un Tems done, être telle, & devenir autre; Car pour le devenir, il faut qu'elle le soit; & de l'instant qu'elle devient autre, elle est autre: Elle n'est donc plus telle; ce n'est donc plus la même: Ce qui implique, & renverse la supposition.

V. Donc il est impossible qu'aucune chose, en aucun tems doné, devienne autre.

VI. Donc il est impossible qu'aucune chose change; puisque changer c'est devenir autre.

Voilà l'Argument, débarassé de tout Terme Scholastique; & toujours d'une évidence frappante, & sans replique, tant qu'on ne forcira pas du Cercle des Principes comuns.

J'avois cité deux Vers de *Lucrece*, qui expriment à merveille le fond de ma pensée, & le nœud de la Difficulté. Souffrez, que je les rapelle, pour délasser un peu ceux que ces *Détails Sillogistiques* peuvent fatiguer. Souffrez même que je me hazarde de les traduire en faveur de ceux à qui le Latin seroit moins familier. Il faut se souvenir seulement, que le mot *Finis*, *Borne*, signifie ici *Détermination*; Ce qui paroît bien être aussi l'idée que le Poète avoit dans l'Esprit;

*Nam quodcumque suis mutatum finibus exit,
Continuè Mors est illius quod fuit ante.*

„ Tout Etre qui changeant s'échape de ses Bornes,

„ Est la Mort de celui qui subsistoit devant.

La Conséquence est facile à tirer. Un Etre ne peut pas être la *Mort de lui même*. Il ne peut pas emporter sa propre négation. C'est donc *un autre*, dont on parle. Ainsi, le *même*, ou le *précédent*, n'a rien souffert, n'a point *changé*. Par conséquent, aucun Etre, aucune chose, ne peut éprouver de changement ;

Conséquence, qu'on peut rendre par ce seul Vers, en conservant les Mots, & autant qu'il se peut le Ton de *Lucrece* ;

Finibus ergo suis exire nulla potest Res.

„ Donc rien ne peut changer ses *Bornes*, ni son *Etre*.

Et pour la confirmer, on pouroit apporter cet autre Vers, très précis, du même Auteur, en y changeant seulement un Mot ;

*Quod mutatur enim, convertitur, * interit ergo.*

„ Ce qui change périt, puisqu'il devient un autre.

Tous mes Lecteurs voient maintenant, où gît le nœud de la difficulté. La Question est de savoir, Comment *une même chose*, une chose *précise & donnée*, peut être *autre*, Ou ce qui revient au même, (car *devenir* c'est comencer d'être) peut *devenir autre*, sans contradiction. Mon Raisonnement démontre,

L 1 4

que

* *in aliud*. Scil :

que cela est absolument inexplicable, dans les Principes comuns.

En voilà bien assez, *Monsieur*, pour la justification de mon Argument. Je viens à votre solution. Elle roule, toute entière, sur la Définition *Wolfienne* de l'Essence, que vous adoptez, & que vous supposez come incontestable, sans vous mettre en peine de la justifier. Surquoi, j'ai plus d'une chose à faire observer.

D'abord, Comment n'avez vous pas vu, que dans la Question présente, cette Définition renferme *une Pétition de Principe*, & que l'alléguer, come vous faites, & la prendre pour fondement, sans la prouver, c'est comettre un Cercle, manifeste? L'Essence, dites vous, est cette Constitution primitive d'un Etre, en vertu de laquelle il a tout ce qu'il a, & peut avoir tout ce qu'il peut avoir. Vous supposez donc, dans l'Etre, certaines choses, qu'il peut avoir & n'avoir pas. Vous supposez qu'il est possible que telles & telles choses s'y trouvent, & puis ne s'y trouvent pas. Mais qui vous passera cela? Qui vous accordera cette Possibilité, qui revient à l'idée de Contingence & de Mutabilité, dans les Modes? N'est-ce pas justement suposer ce qui est en question? Assurément, celui qui vous soutient que tout est immuable, jusqu'aux Modes, ou à ce qu'on appelle ainsi,

& qui vous le démontre *à priori*, par un Argument direct, tiré du Principe de Contradiction, n'est pas prêt à vous acorder, qu'il puisse y avoir dans l'Être des Réalités, qui d'abord y soient, & puis n'y soient pas. Que la *Chaleur*, par exemple, puisse *d'abord se trouver dans l'Eau*, & puis *ne s'y trouver plus*. Il ne vous acordera point cette *Mutation*, ni sa *possibilité*; puisque c'est justement le contraire de ce qu'il prouve.

Mais, direz vous: Est-ce en vertu de son *Essence*, que la *Chaleur* se trouve dans l'Eau? N'est-il pas clair, en foi & par le fait, que l'Essence de la *Chaleur* est telle, qu'elle peut se trouver dans l'Eau, & ne s'y trouver pas? Et réciproquement, que l'Essence de l'Eau est telle, qu'elle peut *recevoir* la *Chaleur*, & ne la recevoir pas; être *tantôt chaude*, & *tantôt ne l'être point*? Tout cela n'est qu'une Equivoque, qui roule sur la manière *vague*, dont vous considerez ici l'Eau, & la *Chaleur*. Vous prenez ces deux choses séparément: Vous les envisagez *à part*, & vous faites abstraction de l'état *actuel* de l'Eau. Ensuite vous rapprochez ces deux termes. Et come vous les trouvez compatibles, & *compatibles simplement*, selon votre point de vue, vous concluez qu'à l'égard de la *Chaleur*, tout se réduit à la *simple possibilité* d'être dans l'Eau. D'où vous inferez que la *Chaleur*,

pouvant simplement être dans l'Eau, peut bien aussi n'y être pas. Mais ce n'est point là la Question. Il ne s'agit point de la Chaleur, prise de cette façon. On ne parle, ni de la *Chaleur en général*, ni de la *Chaleur abstraite*, & hors de l'Eau. Il s'agit de la *Chaleur actuelle*. Il s'agit de telle Chaleur particulière, & effective, qui subsiste actuellement *dans l'Eau*; qui, présentement & de fait, modifie l'Eau de telle façon, & est une de ses Déterminations actuelles. On vous soutient que celle là est immuable; & qu'une fois supposée dans l'Eau, elle doit y demeurer invariablement. Pourquoi? Parce qu'elle est immuable, tant en Essence qu'en Existence. Immuable dans son Essence; vous en convenez, & vous ne pouvez le disputer. Immuable dans son Existence; parce que l'Existence, de votre aveu, & de celui de tout Wolfien, est un *Mode*, qui come tout autre; doit avoir sa *constitution* propre & immuable; & que, de l'aveu de tout le monde, c'est une Réalité effective, qui, dans son Essence, est immuable; sans qu'on puisse d'ailleurs recourir à une autre *Existence* de cette Existence; parce que cette Réduplication seroit absurde, & meneroit à l'infini, come j'en ai averti. Vous voilà donc réduit à dire, ou que la Chaleur *n'existe point* dans l'Eau, contre la supposition, ou qu'elle y *existe immua-*

blement. Et quant à cette autre phrase que vous ajoutez, Que la Chaleur n'est pas dans l'Eau, en vertu de son Essence seulement : C'est une expression captieuse, qui roule sur la même Equivoque. Non, Monsieur, elle n'y est pas en vertu de son Essence simplement, si l'on prend la Chaleur ou son Essence, d'une manière vague & abstraite ; en la considérant hors de l'Eau, & sans faire attention si elle y est, ou si elle n'y est pas. Mais si l'on tient compte, come il le faut, de cette dernière Idée, c'est à dire, de son Existence actuelle dans l'Eau qu'elle modifie, ce qui est manifestement la supposition, alors, il sera vrai de dire que la Chaleur, cette Chaleur précise dont on parle, réside dans l'Eau nécessairement & immuablement ; puisqu'elle n'en peut être détachée, sans cesser d'être ce qu'elle est ; savoir une Détermination actuelle & effective de l'Etre en question.

Ou, si vous voulez la même réponse, tournée autrement : La Chaleur est dans l'Eau, par son Essence, & par son Existence. Elle y est par son Essence ; puisque pour y être, il faut qu'elle soit Chaleur & telle Chaleur. Elle y est par son Existence ; puisqu'on la conçoit come appartenant à l'Eau, & y existant actuellement. Or elle est immuable, à l'un & à l'autre égard ; en Essence, & en Existence.

Donc

Donc il faut qu'elle subsiste immuablement dans l'Eau.

Il est donc prouvé, que la Chaleur, *une fois dans l'Eau*, doit s'y foutenir immuablement. Or si la Chaleur, dans l'Eau, est immuable, on voit bien que l'Eau même, doit être chaude immuablement. Si le *Mode* est immuable dans l'Etre; l'Etre lui même est immuable *quant à ce Mode là*. Cette Conséquence est si simple, que je n'ai pas même daigné en avertir dans mon Ecrit précédent (*Réponse à l'Objection 4.*)

Elle me suffit pour détruire l'Instance que vous ajoutez, come de surcroit, & pour faire *un pas en avant*, dites vous. C'est à dire, pour montrer toujours mieux, à quel point, selon vous, il est nécessaire que les Etres *soient muables*. C'est qu'ils ne pouroient ne l'être point, sans perdre leur *Essence*. Car, dites-vous, c'est par leur *Essence* même, qu'ils sont muables, & que tels & tels changemens y sont possibles. Par exemple, c'est en vertu de sa *Constitution* intime, que mon Ame peut être, tantôt *dans la joie*, & tantôt *dans la tristesse*, &c. Ainsi c'est par leur *Immutabilité* même, selon vous, que les Etres sont *muables*: (Langage assez singulier, pour le dire en passant.) Quoi qu'il en soit, vous voyez bien, *Monsieur*, que c'est toujours là le même *Cercle*, la même *Pétition*.

de Principe: Celui qui vous nie que les *Modes* soient *muables*, vous nie par là même que l'Être ou son Essence soit muable *quant à ces Modes là*: Ou, si vous voulez que l'Être, puisse, de fait, recevoir telle & telle variation. Si la *joïe*, par exemple, étoit *immuable* chés moi, il est tout clair que je serois pour toujourns *fixé à la joïe*, & ne serois susceptible que de *joïe* & non de *tristesse*.

Quant à l'*Expérience*, il seroit puérile de l'alléguer ici. La Question ne roule pas sur la Réalité du *Phénomène*. Il ne s'agit pas de savoir, si les choses que nous conoissions, paroissent changer; ou nous présentent des changemens. Mais il s'agit de concilier ce Fait avec les Principes ordinaires. Il s'agit de savoir, si à s'en tenir aux Principes communs, *tout changement* n'implique pas contradiction. Or c'est ce que j'ai démontré invinciblement, par le Raisonnement exposé ci-dessus. Il seroit donc très absurde de prétendre me réfuter, soit par une *Expérience*, que j'admets tout le premier; soit par une Définition arbitraire de l'*Essence*, dans laquelle on comence, come vous faites, par suposer ce qui est en question. C'est à dire, où l'on supose qu'il y a dans l'Être des choses *variables*, & des choses qui ne le sont point: Ou si vous voulez, que l'Être a des *Modes*, dans le sens vulgaire; entendant par

là des choses qui *peuvent changer* dans l'Être, & que l'Être *peut avoir & n'avoir pas*.

Je crois présentement, *Monsieur*, vous avoir convaincu, vous & tous mes Lecteurs, que la Définition *Wolfienne* de l'Essence, que vous adoptez, est parfaitement inutile pour résoudre ma Difficulté: Qu'on ne peut la supposer ici sans une Pétition de Principe manifeste: Qu'il faudroit préalablement avoir détruit l'Argument proposé, qui découle du *Principe de Contradiction*; (Principe que *Wolff* lui même présente come primitif, & antérieur à tout.) Et d'autant plus que l'Argument résulte *presque immédiatement* du Principe; ou plutôt qu'il *s'y réduit*, & n'en est que l'Aplication simple, en ces termes: *Une chose étant telle, ne peut être autre; Elle ne le peut jamais; Donc elle ne peut jamais le devenir*: Que par conséquent, jusqu'à ce qu'on ait détruit cet Argument, on ne peut admettre, en Ontologie, même selon la Doctrine de *Wolf*, aucune *Définition contraire*: Qu'ainsi votre *Solution*, qui n'a point d'autre fondement qu'une telle Définition, loin d'être claire & complète, come vous l'avez orû, n'éfleure pas même la Difficulté, & la laisse dans tout son entier.

J'avois dessein d'aller plus loin. Je me proposois d'en venir à l'Examen particulier de cette Définition *Wolfienne* de l'Essence,

qui vous paroît si bone. Je voulois vous montrer, par surabondance de droit, dans cette Définition, divers inconvéniens considérables, qui doivent la faire rejeter. Mais cette Discussion me jetteroit dans une longueur excessive. Il faut d'ailleurs, ménager plusieurs Lecteurs, qui n'ont pas le même goût que nous, pour les détails de cette espèce. Soufrés donc, *Monsieur*, que je remette cet Examen à une autre fois: Là je montrerai que l'Idée & la Définition que *Wolf* a donné de l'Essence, est sujette à plusieurs défauts palpables, qui la rendent très *fautive* & très *mal conçue*. J'y ajouterai, pour varier, une ou deux Observations sur le Principe de la *Raison suffisante* (autre Article fondamental de la Métaphisique *Wolfienne*;) qui montreront, 1°. Que ce fameux Principe, n'a point été démontré solidement, quoique de l'aveu des *Wolffiens*, il en ait besoin. 2°. Qu'il est inutile, & ne mène à rien, ne peut rien éclaircir: De sorte qu'il faudroit plutôt l'appeller le *Principé insuffisant*.

C'est promettre beaucoup, je le sens. Mais si j'y réussis, vous m'avouerez, que j'aurai rempli, en grande partie l'espèce d'engagement que j'ai pris dans ma Lettre particulière à Messieurs les Editeurs. J'y disois qu'en répondant aux Objections, j'aurois lieu de faire entrer dans le Journal, quelques vü-

nouvelles & considérables, sur divers points de Métaphisique. Je tiendrai parole, ce me semble, si j'exécute ce que je promets ci dessus. J'ai déjà comencé de la tenir dans cet Ecrit & le précédent, en démontrant solidement, *l'absolue Immutabilité de Tout*.

Quand au secret que vous voudriez m'arracher, je vous assure, *Monsieur*, qu'il ne faudroit aucune violence. Loïn d'en être avare, j'ai cherché moi même, plus d'une fois, à le comuniquer. Je me suis doné même bien des mouvemens pour cela. Il vous semble, que je suis come obligé, de le publier immédiatement dans ce Mois ci, & que sans cela, je trompe l'atenté des Amateurs de ces sujets là. Mais, avec vôtre permission, cela ne doit point aller si vite. Il faut que vous aiez lû, un peu précipitamment, ce que j'ai dit là dessus, précédemment. Daignez le relire. Vous y verrez que j'y fais entendre, simplement, que je comuniquerai ce Principe, *dans son tems*. Je me réserve, avec justice, de choisir *ce Tems*, & les autres circonstances convenables. Je ne promets cette communication, qu'après que j'aurai réfuté toutes les Objections nouvelles. Et la vérité est, que jè suis résolu d'atendre à le comuniquer, que j'aie démontré, pleinement, devant le Public, le besoin qu'on en a; ensorte que j'aie là dessus, come je l'espère, une sorte

d'aveu. C'est le But que je me propose manifestement, soit dans la Démonstration que j'ai proposée, soit dans d'autres, qui suivront. Quand j'aurai prouvé suffisamment, & de l'aveu du Public, l'insuffisance de l'*Ontologie commune*, il devra m'être permis alors, d'y substituer un Système Nouveau.

Le Titre que vous me donnez, à ce sujet, *Monsieur*, de *Scrutateur de la Vérité*, me convient très peu, s'il emporte une certaine profondeur, dont je ne dois point me flater. Mais pour *Amateur de la Vérité*, j'avoue que je le suis fort, & l'ai toujours été. Il me semble, que l'Intérêt essentiel & capital d'un Home raisonnable est de la conoitre, & qu'un Philosophe, vraiment Citoyen, n'a point de Devoir plus pressant que de la communiquer, quand il la conoit. Tels sont, mes Principes, & j'ai toujours agi, & suis prêt d'agir encore en conséquence. Toutefois, avec les précautions qu'inspire l'Amour même de la *Vérité*, pour qu'elle puisse paroître dans un tems, & dans des circonstances, qui ne lui fassent point de tort.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens d'estime, qui vous sont dûs &c. P.

P. S. Après avoir fini ma Lettre, je me suis rapellé une Objection, qu'on pourroit me faire, concernant l'Existence & son Im-

mutabilité, beaucoup plus forte que tout ce que vous avancez. Comme elle peut venir dans l'Esprit, soit à vous, *Monsieur*, soit à quelque autre, je crois devoir la rapporter & la réfuter brièvement, afin que rien, s'il se peut, n'arrête encore les Lecteurs, dans cette matière.

Voici l'Objection. On me dira qu'on peut m'accorder que l'Existence ne peut changer; Mais dans le sens *réduplicatif* seulement. C'est à dire qu'étant telle Existence, elle ne peut qu'être telle; elle ne peut être une autre Existence, ou un autre Mode. Mais que cela s'entend du tems où elle subsiste; où elle est telle. On ajoutera qu'il faut distinguer deux tems, L'un où elle est, l'autre où elle n'est pas. Quant au premier, elle y est, & y est nécessairement, *immuablement*. Mais pour l'autre tems où on ne la suppose point, elle peut, sans contradiction, n'y être pas, ou cesser d'être, & d'être telle. A cela je répons.

1^o. Que quand on dit, en général, que les *Essences* sont *immuables*, cela emporte, à la fois, deux choses. D'une part que l'Essence est *inconvertible*, (qu'on me passe ce mot) qu'elle ne peut en être une autre, ni en devenir une autre. D'autre part, que l'Essence est *éternelle*, qu'elle ne peut jamais cesser d'être ce qu'elle est. Il faudra donc philosopher de même, sur le sujet de l'Existence

prise dans son Essence, ou quant à l'Essence qui la constitue. Il faudra dire que cette Essence là, non seulement n'en peut être une autre, mais est éternelle & ne peut jamais cesser. Ce qui emporte nettement l'Immutabilité de l'Existence, en tout tems absolument.

2°. Le tems, de l'aveu, de tout le monde, & singulièrement des Wolfiens, est une Détermination entièrement externe à la chose; qui n'appartient point à son Intrinsèque, comé ils parlent. Elle peut en être séparée, sans que la chose subsiste moins, dans tout ce qui lui est propre & inhérent. Une chose vraiment possible, & qui conséquemment peut exister, le peut indifféremment dans ce tems, ou dans cet autre. Elle n'est pas tellement attachée à tel tems, qu'elle ne puisse aussi être dans tel autre. Apliquez cela à l'Existence, vous trouverez, que tel tems ne lui est pas essentiel; qu'elle peut être, ou avoir lieu, également dans ce tems ci & dans cet autre; qu'ainsi l'écoulement du tems ne l'empêchera point d'être tout ce qu'elle est. Et comé elle est immuable par elle même & dans son essence, elle demeurera telle invariablement, malgré l'écoulement du tems. Elle passera d'un tems à l'autre naturellement & toujours immuable.

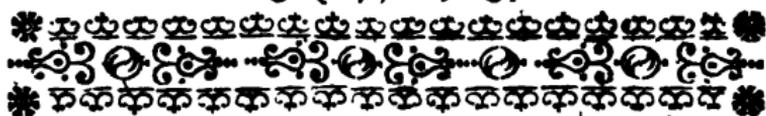
Si l'on insiste & que l'on dise, que le Tems

est ici essentiel, parce qu'on ne parle, que de l'existence de *ce tems*, ou d'un tel tems, & non de l'existence *d'un autre*; qu'il faut donc s'en tenir à ce terme, ou à tel tems exclusivement; je répons, que c'est justement là l'erreur & la contradiction, que de suposer une *Existence*, qui ne soit telle, ou ne subsiste que *dans un tel tems*, sans plus. En la limitant ainsi, on oublie son immutabilité propre. C'est tout come qui suposerait une *Essence*, qui ne seroit *Essence* ou *telle Essence*, que dans un tel tems seulement; un *Triangle*, par exemple, qui ne seroit un *Triangle*, qu'une heure ou deux, & non plus. J'avotie qu'on auroit alors une *Essence muable*. Mais la Suposition seroit fausse & impliqueroit contradiction.

GRANCI.



LET.



L E T T R E

*A Mr. G****. Pr.*

M O N S I E U R ,

JE viens de relire avec attention l'Épître que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, dans le *Journal Helvétique de Septembre 1753*. Elle a produit sur moi deux effets différens, l'un ce sentiment de plaisir, qu'on éprouve, en voiant ce qui est beau; l'autre un sentiment de douleur, de ne vous en avoir pas marqué ma reconnoissance assez publiquement; mais le Portrait, que vous faisiez de moi, étoit si flateur, que j'eus peine à m'y reconnoître, & dans cette incertitude, je crus devoir garder un sage silence. Aujourd'hui que vous avez eu la bonté de lever mes doutes, je ne saurois me taire, sans ingratitude, & ma reconnoissance parlera, au défaut du Génie; car, *Monsieur*, cette Solitude où je suis, & dont vous faites une description si agréable & si ingénieuse, n'est pas propre à exercer les Talens; elle laisse plutôt l'Esprit dans une sorte d'indolence, qui le rouille & l'appesantit. Rien n'est si vrai, que ce que disoit un Auteur célèbre, qu'il faut, dans sa Re-

traite, avoit quelqu'un à qui on puisse dire, que la Solitude est belle; l'ennui ne nous y suit que trop souvent, au milieu de nos Livres, de nos Fleurs, & de nos Oiseaux. L'Homme, livré à ses propres Réflexions, sent un vuide, que la Société seule peut remplir, & quand nos Organes, & en particulier celui de la Parole, ne nous diroient pas, que nous sommes nés pour le commerce de nos semblables, le penchant qui nous y porte, en seroit une bone preuve, & nous en fait même une sorte de nécessité. Rien n'est plus vrai que ce que dit Mr. DE LA MÔTTE,

*Oui, Mortels, de ce que nous sommes,
 Nous voulons de nombreux témoins;
 Et l'estime des autres Hommes,
 Est un de nos plus grands besoins.*

En s'éloignant de la Société, on s'éloigne des Vertus qu'elle recommande, & dans le sein de laquelle on trouve des exemples qu'il est beau & utile d'imiter; on laisse aussi éteindre cette espèce d'émulation, qui est l'Ame des grands Talens. L'Homme est trop foible, trop ignorant, pour se suffire à lui-même; le secours des autres l'unit à eux, & devient un Lien qui n'est pas moins agréable que nécessaire.

Mais, *Monsieur*, il seroit inutile de m'étendre sur ce sujet. Votre Vocation vous

apelle à instruire les Homes, auxquels vous ne sauriés manquer de plaire, réunissant, come vous le faites, le grand, le tendre, & le délicat; quelque oposition qu'il paroisse entr'eux. Vos Connoissances & vos Talens orneront vôtre Patrie, & vôtre Eloquence éclairera un jour vos Auditeurs, en les convaincant des grandes Vérités que vous êtes destiné à leur anoncer. Ce que nous avons entendu & vû ici de vous confirme ma prédiction, & je suis persuadé que vous remplirés nos espérances. Vous savés, *Monsieur*, qu'il n'a pas tenu à moi de vous fixer à *Geneve*; j'aurois crû gagner beaucoup en aquerant un Concitoien tel que vous; mais puis que vôtre devoir vous apelle ailleurs, mon Cœur vous suivra par tout. Vous emportés certainement nos vœux & nos regrets; les miens sont d'autant plus sincères, que lié à vous autant par la conformité de goût, que par la plus tendre amitié & la plus parfaite estime, mon âge ne me permet guères d'espérer le plaisir de vous revoir,

*J'ai vû cinquante fois les Fleurs & la Verdure
Venir rajeunir la Nature;*

*J'ai vû cinquante fois & Pomone & Cérés,
Embélir de leurs dons, nos Vergers, nos Guèrets.
Le Monde ne peut plus m'offrir de nouveaux charmes;
Un Cœur fait pour un bien qui n'est point limité,*

Pour atteindre ce but s'enfonce sans alarmes.

Dans le sein de l'Immensité.

Mélas ! le Séjour où nous sommes
N'est point le vrai Séjour des Hommes !

Les Passions, l'Adversité,
Semblent nous attendre au passage ;
Et de notre caducité

Laissent par tout le témoignage.

Le Temps mine, détruit, ravage,
Et la Jeunesse, & la Beauté.

La Mort nous moissonne à tout âge :

Le Prince, à qui l'on rend hommage,

Le Sujet, qui croupit dans son obscurité,
Tout éprouve sa cruauté.

Ce n'est pas un si grand outrage :

Cette heureuse fatalité,

Qui des Mortels est le partage,

Termine leur infirmité,

Et rétablit l'égalité.

Lois de nous faire tort, le Trépas nous dégage

Des Fers d'un honteux Esclavage,

Et nous rend notre Liberté.

L'Homme vertueux, l'Homme sage,

Sait faire un excellent usage,

De la dure nécessité

Imposée à l'Humanité.

Afin d'en tirer avantage,

De Justice & de Vérité

Il compose son Equipage ;

Et les aiant à son côté,

Des horreurs de l'Eternité,

Il ne craint point l'épais nuage.

De l'Or, dans le Creuset jeté,

Y recouvre la pureté,

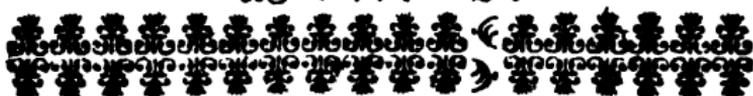
Et n'y perd que son alliage.

Un Pilote en bute à l'Orage
 Ne craint plus le Flot irrité,
 Dès qu'il a touché le Rivage.
 De l'Home sans cesse agité,
 Ces Objets nous montrent l'image,
 Ce n'est qu'à la fin du Voyage,
 Qu'il trouve la Félicité.

Votre départ, *Monsieur*, a jetté dans mon Ame une sombre Philosophie, qui m'a inspiré ces Vers. La lecture d'ailleurs du *Discours de Mr. Rousseau sur l'Egalité des Homes* n'étoit pas propre à m'égaliser l'Esprit : Je croiois entendre un *Hottentot*, qui s'exprimoit aussi bien qu'un Académicien : C'est prodiquer ses Talens, pour nous inviter à enfouir les nôtres. Si notre Orateur pouvoit nous persuader un Paradoxe infoutenable, nous resterions avec notre ignorance, & nous aurions nos Vices de plus. Gagnerions nous beaucoup ?

Je ne vous quite qu'avec peine, mais il faut cependant le faire. J'éprouve aujourd'hui que l'Esprit ne sauroit bien parler le Langage du Cœur, puis que je ne trouve pas des termes propres à vous exprimer les sentimens avec lesquels je suis &c.

Genève 19. Septembre.



LE REVEUR.

MESSIEURS.

LA Nuit du 23. au 24. de ce Mois, je fis un si mauvais Songe, que j'en fus réveillé, & qu'en vain je pensai rapeller le Someil. L'agitation où je me trouvai me fit aller de pensées en pensées jusqu'au matin; & parmi le grand nombre j'en remarquai quelques unes, qui avoient leur usage, & qu'à mon lever je jettai sur le papier. Si cette Production de la nuit peut supporter le jour de l'impression, je vous l'abandonne, *Messieurs*, pour lui donner une place dans votre Journal.

Qu'êtes vous devenu, disois, je Mr. le *Spectateur désintéressé*. Depuis quelques Mois vous êtes disparu, & vous nous avez quité, sans prendre congé du Public? Autrefois ç'auroit été une faute contre la politesse, que de se retirer sans mot dire: Aujourd'hui on quite la Compagnie sans faire le moindre semblant, crainte de la déranger. Vous avez crû sans doute devoir suivre la Mode, & vous avez bien fait.

Mais ce vuide de M. le Spectateur dans votre Journal, ne pourroit-il point s'y remplir

par de nouveaux Spectateurs ? Qu'en cou-
teroit-il tant, *Messieurs*, si les Hommes tour à
tour, vous comuniquoient leurs idées sur
les bizarreries, les ridicules & les défauts de
leurs semblables ? On ne trouveroit pas tou-
jours dans ces Ecrits, j'en conviens, & j'en
veux être le premier un exemple, ce goût,
cette délicatesse, ce langage, cette érudition
des Auteurs, non plus que l'importance des
Matières ; mais l'on y trouveroit souvent de
ces Réflexions simples, originales, qui ne
fraperoient que mieux au but de corriger les
Hommes. J'en vais faire l'Essai.

Il est des Devoirs & des Bienfécances, qui
naissent de l'Ordre de la Nature ; & de l'Or-
dre des Conditions ; & la négligence où l'on
est quelquefois à cet égard, est une des prin-
cipales causes de cette indifférence, de ce mé-
pris même des Hommes les uns pour les au-
tres. Il n'y a pas longtems que je vis un jeu-
ne Seigneur, qui s'étoit proposé de voïager
pendant six années, & de séjourner quelques
Mois, dans chacune des Villes les plus confi-
dérables ou les plus jolies de l'Europe. Il
s'arrêta dans une de ces dernières. Son rang
le rendoit Maître du choix des Compagnies.
Il se lia d'abord, soit par manque de discer-
nement, soit par la faute de ses Introduceurs,
avec de Persones, qui n'avoient que peu ou
point

point de considération dans le Lieu. La bonne Compagnie l'évita. Il s'aperçût, mais trop tard, que quand on est en situation de voir qui l'on veut, il faut, pour être bien vû & considéré de tous, marquer les premiers égards, à ceux qui en sont en possession. Avis pour les Voyageurs de qualité, lorsqu'ils sejourneront plus de quinze jours dans un endroit.

Les fautes qu'on comet dans les attentions qu'on doit aux autres, sont ordinairement du tort, & à nôtre discernement & à nos liaisons. On juge, ou qu'on ne fait pas son monde, ou qu'on se met peu en peine d'y soutenir des relations d'amitié ou de bienveillance. L'on ne peut se négliger là dessus, sans rompre avec la Société. Ce n'est pas le tout que de prodiguer ses politesses à chacun, il faut, quand c'est en compagnie, les mesurer sur les personnes qui la composent, & les adresser premièrement à ceux qui y sont les plus considérés, sans quoi l'on court grand risque de faire souffrir la vanité des uns & la modestie des autres.

J'ai vû, dans des Assemblées où il y avoit de quoi faire quatre ou cinq Tables de Jeu, trouver à peine de quoi en arranger deux: Et d'ou vient? C'est qu'on avoit mis à la première Table des Personnes qui devoient jouer à la dernière. Si d'un côté, c'est là une

inatention, d'un autre c'est aussi un excès de délicatesse & d'amour propre, quand du moins il n'y a entre les Joueurs, que quelques légères nuances de distinction.

Lorsque les Conditions sont égales, l'âge décide. Par exemple, dans une Famille, observés y l'ordre du Tableau. Les Aînés, à qui cette préférence est acquise; ne peuvent la perdre que par un injuste passe-droit, & ils la conservent sans exciter la jalousie de leurs Cadets; mais l'on ne pourroit leur préférer ceux ci, dans les usages reçus, non plus que dans les marques extérieures de la politesse, sans une sorte d'afront, & l'on doit être sur ses gardes, pour n'en faire à personne. Ceci au reste ne concerne que cette préférence extérieure, car pour celle qui part de l'amitié, & qu'on témoigne en secret, chacun sent qu'il est fort le maître de la donner à qui il veut. On devroit cependant la régler sur le mérite, mais ce n'est pas toujours ce qui décide l'inclination.

Un Artisan me fit l'autrejour apercevoir d'une impolitesse de *Dorimon*. Celui ci étant en Rue, dans un Cercle de Persones de sa connoissance, quelqu'un vint à arrêter cet Artisan qui passoit. On le questionne, il répond, le Chapeau à la main. *Mettés dessus*, lui dit *Dorimon*. *Il s'en défend*. *Mettés*, vous dis-je, *Ah Monsieur, pardonés moi, ce seroit une gros-*

siéreté de me couvrir devant ces Messieurs. Dorimon en faisoit une. Il ne comprenoit pas, que les égards de cet Artisan n'étoient pas pour lui, & que là où il ne tient pas le premier rang, ce n'est pas à lui d'accorder ces sortes de dispense.

Deux jeunes Barons Allemans, liés dès leurs enfance, voïagoient. Ils faisoient grand cas de leur extraction, & pour n'en rien diminuer où qu'ils fussent, ils s'adressoient réciproquement les premiers honneurs. Un *Gentil-Homme François* fit connoissance avec eux; il se trouva souvent de leurs parties. Surpris qu'à table ils se portassent l'un à l'autre la première Santé, il fut curieux de savoir si c'étoit bêtise ou vanité. Il aprit que c'étoit là une étiquette qu'on leur avoit sote-ment recomandée. Un jour qu'ils ne dinoient qu'eux trois, le *François*, pour se moquer des jeunes Barons, leur dit au premier Verre, *Allons Messieurs, je vous invite à une Santé, c'est à la mienne, permettes que je me fasse cet honneur, puisque je n'ai personne de mon País à qui je puisse le faire.* Ce badinago les fit rougir & leur servit de leçon pour la suite.

Je brule d'être grand, mais c'est par la Vertu.

On proposa, dit-on, l'autre jour dans l'*Académie de Politesse en Helvetie*, la Question

de savoir, à qui dans un Repas, qui se fait à l'honneur d'une Personne d'une grande considération, les Conviés doivent porter la première Santé, ou de lui, ou du Patron de la Maison.

Quelques uns prétendirent que cette question n'avoit jamais été élevée en *France* & qu'il alloit sans dire, que la première Santé étoit due au Maître du Logis.

C'étoit aussi là le sentiment des plus doctes, mais ce ne fût cependant pas celui du plus grand nombre; enfin dans cette diversité d'opinions, l'on se réunit, après bien du *pro & contra*; à décider que l'Usage françois devoit prévaloir, & que s'il restoit encore à quelqu'un des doutes là dessus, il devoit, le cas échéant, dût il mourir de soif, attendre de boire que cette personne supérieure bût & portât la Santé du Maître du Logis à laquelle le reste des *Hésitans* de la Compagnie feroient *Chorus*.

Voilà, *Messieurs*, à peu près, les Réflexions les plus intéressantes dont je suis redevable à mon insomnie. Si elles ne sont pas de votre goût, je consens d'en être puni par un *Sommeil* de douze heures. J'ai l'honneur d'être &c.



S U I T E

Du M O I, Histoire très ancienne.

LA jalousie des Philosophes ne pouvoit pardonner à *Socrate* de n'enseigner en public que la Vérité & la Vertu ; on portoit chaque jour , à l'*Areopage* , les plaintes les plus graves contre ce dangereux Citoyen. *Socrate*, occupé à faire du bien , laissoit dire de lui tout le mal qu'on imaginoit ; mais *Alcibiade* , dévoué à *Socrate* , faisoit face à ses Ennemis. Il se présenteoit aux Magistrats ; il leur reprochoit d'écouter des Lâches , & d'épargner des Imposteurs ; il ne parloit de son Maître, que come du plus juste & du plus sage des Mortels. L'entouffiasme rend éloquent. Dans les Conférences qu'il eût avec l'un des Membres de l'*Aréopage* , en présence de la Femme du Juge , il parla avec tant de douceur & de véhémence , de sentiment & de raison ; sa beauté s'anima d'un feu si noble & si touchant , que cette Femme vertueuse en fut émue jusqu'au fond de l'Ame. Elle prit son trouble pour de l'admiration. *Socrate* , dit elle à son Epoux , est en éfet un Home divin, s'il fait de semblables Disciples. Je suis enchantée de l'éloquence de ce jeune Home ; il

n'est pas possible de l'entendre , sans devenir meilleur. Le Magistrat , qui n'avoit garde de soupçonner la sagesse de son Epouse , rendit à *Alcibiade* l'éloge qu'elle avoit fait de lui. *Alcibiade* en fut flaté ; il demanda au Mari la permission de cultiver l'estime de sa Femme. Le bon Homme l'y invita. Ma Femme , dit-il , est Philosophe aussi , & je serai bien aise de vous voir aux prises. *Rodope* , c'étoit le nom de cette Femme respectable , se piquoit en éfet de Philosophie , & celle de *Socrate* , dans la bouche d'*Alcibiade* , la gaignoit de plus en plus. J'oubliois de dire , qu'elle étoit dans l'âge où l'on n'est plus jolie , mais où l'on est encore belle , où l'on est peut-être un peu moins aimable , mais où l'on fait beaucoup mieux aimer. *Alcibiade* lui rendit des devoirs : Elle ne se défia , ni de lui , ni d'elle même. L'étude de la Sagesse remplissoit tous leurs entretiens. Les Leçons de *Socrate* passoiént de l'Ame d'*Alcibiade* , dans celle de *Rodope* , & dans ce passage elles prenoient de nouveaux charmes ; c'étoit un Ruiffeau d'Eau pure , qui couloit au trayers des Fleurs. *Rodope* en étoit chaque jour plus alterée. Elle se faisoit définir , suivant les principes de *Socrate* , la Sagesse & la Vertu , la Justice & la Vérité. L'Amitié vint à son tour , & après en avoir approfondi l'essence , je voudrois bien savoir ,

dit *Rodope*, quelle différence met *Socrate* entre l'Amour & l'Amitié? Quoi que *Socrate* ne soit point de ces Philosophes, qui analysent tout, lui répondit *Alcibiade*, il distingue trois Amours: L'un grossier & bas, qui nous est commun avec les Animaux; c'est l'attrait du besoin & le goût du plaisir: L'autre pur & céleste, qui nous rapproche des Dieux; c'est l'Amitié plus vive & plus tendre: Le troisième enfin, qui participe des deux premiers, tient le milieu entre les Dieux & les Brutes, & semble le plus naturel aux Hommes; c'est le Lien des Ames, cimenté par celui des Sens.

Socrate donne la préférence au charme pur de l'Amitié; mais comme il ne fait point un Crime à la Nature d'avoir uni l'Esprit à la Matière, il n'en fait pas un à l'Homme, de ce mélange dans ses penchans & dans ses plaisirs. C'est surtout lors que la Nature a pris soin d'unir un beau Corps avec une belle Ame, qu'il veut qu'on respecte l'Ouvrage de la Nature; car quelque laid que soit *Socrate*, il rend justice à la beauté: S'il savoit, par exemple, avec qui je m'entretiens de Philosophie, je ne doute pas, qu'il ne me fit une querelle, d'employer si mal ses leçons. Je vous dispense d'être galant, interrompit *Rodope*; je parle à un Sage; je veux qu'il m'éclaire, & non pas qu'il me flate. Revenons

aux principes de vôtre Maître. Il permet l'Amour, dites vous; mais en conoit-il les égaremens & les excès? Oui, *Madame*, comme il conoit ceux de l'Yvresse, & il ne laisse pas de permettre le Vin. La comparaison n'est pas juste, dit *Rodope*; on est libre de choisir les Vins & d'en moderer l'usage: A-t-on la même liberté en amour? Il est sans choix & sans mesure. Oui sans doute, reprit *Alcibiade*, dans un Homme sans mœurs & sans principes, mais *Socrate* comence par former des Hommes éclairés & vertueux, & c'est à ceux là qu'il permet l'Amour. Il fait bien qu'ils n'aimeront rien que d'honête, & alors on ne court aucun risque à aimer à l'excès. L'ascendant mutuel de deux Âmes vertueuses ne peut que les rendre plus vertueuses encore. Chaque réponse d'*Alcibiade* aplanissoit quelque difficulté, dans l'Esprit de *Rodope*, & rendoit le penchant qui l'atiroit vers lui plus glissant & plus rapide. Il ne restoit que la Foi conjugale, & c'étoit le Nœud gordien. *Rodope* n'étoit pas de celles avec qui on le tranche, il faloit le dénouer. *Alcibiade* s'y prit de loin. Come ils en étoient un jour sur l'article de la Société; le besoin, dit *Alcibiade*, a réuni les Hommes; l'intérêt comun a réglé leurs Devoirs, & les abus ont produit les Loix. Tout cela est sacré, mais tout cela est étranger à nôtre Âme. Come les Hommes

ne se touchent qu'au dehors, les Devoirs mutuels qu'ils se sont imposés, ne passent point la superficie. La Nature seule est la Législatrice du Cœur; elle seule peut inspirer la Reconnoissance, l'Amitié, l'Amour; en un mot, le Sentiment, ne sauroit être un Devoir d'institution. De là vient, par exemple, que dans le Mariage on ne peut ni promettre, ni exiger qu'un attachement corporel. *Rodope*, qui avoit goûté le principe, fut éfraiée de la conséquence: Quoi, dit-elle, je n'aurois promis à mon Mari, que de me comporter come si je l'aimois! Qu'avez vous donc pû lui promettre? De l'aimer en éfet, lui répondit-elle d'une voix mal assurée. Il vous a donc promis, à son tour, d'être non seulement aimable, mais de tous les Homes le plus aimable à vos yeux? Il m'a promis d'y faire son possible, & il me tient parole. Hé bien, vous faites vôtre possible aussi pour l'aimer; mais ni l'un ni l'autre vous n'êtes garants du succès. Voilà une Morale afreuse, s'écria *Rodope*. Heureusement, Madame, elle n'est pas si afreuse, il y auroit trop de Coupables, si l'Amour conjugal étoit un Devoir essentiel. Quoi, *Seigneur*, vous doutez. Je ne doute de rien, Madame, mais ma franchise peut vous déplaire, & je ne vous vois pas disposée à l'imiter. Je croiois parler à un Philosophe, je ne parlois

qu'à une Femme d'esprit. Je me retire confus de ma méprise ; mais je veux vous donner pour adieux un exemple de Sincérité. Je crois avoir des Mœurs aussi pures , aussi honnêtes que la Femme la plus vertueuse ; je fais tout aussi bien qu'elle , à quoi nous engage l'Honneur & la religion du Serment ; je connois les Loix de l'Himen & le Crime de les violer ; cependant eussai-je épousé mille Femmes , je ne me ferois pas le plus léger reproche de vous trouver vous seule plus belle , plus aimable mille fois , que ces mille Femmes ensemble. Selon vous , pour être vertueuse , il faut n'avoir , ni une Ame , ni des Yeux ; je vous félicite d'être arrivée à ce degré de perfection. Ce discours prononcé du ton du dépit & de la colère , laissa *Rodope* dans un étonnement dont elle eût peine à revenir. Cependant *Alcibiade* cessa de la voir. Elle avoit découvert , dans ses adieux , un intérêt plus vif , que la chaleur de la dispute ; elle sentit de son côté , que ses Conférences philosophiques n'étoient pas ce qu'elle regrettoit le plus. L'ennui de tout , le dégoût d'elle même , une répugnance secrète pour les empressemens de son Mari , enfin le trouble & la rougeur que lui causoit le seul nom d'*Alcibiade* , tout lui faisoit craindre le danger de le revoir , & cependant elle brûloit du desir de le revoir encore. Son Mari le lui ramena

Come elle lui avoit fait entendre qu'ils s'étoient piqués l'un & l'autre sur une dispute de mots, le Magistrat en fit une plaisanterie à *Alcibiade*, & l'obligea de revenir. L'entrevue fut sérieuse; le Mari s'en amusa quelque tems; mais ses affaires l'appeloient ailleurs. Je vous laisse, leur dit-il, & j'espère qu'après vous être brouillé sur les mots, vous vous réconcilierez sur les choses. Le bon Home n'y entendoit pas malice, mais la Femme en rougit pour lui.

Après un assez long silence, *Alcibiade* prit la parole. Nos Entretiens, *Madame*, faisoient mes délices, & avec toutes les facilités possibles d'être dissipé, vous m'aviez fait goûter, & préférer à tout, les charmes de la Solitude. Je n'étois plus au Monde; je n'étois plus à moi même, j'étois à vous tout entier. Ne pensez pas qu'un fol espoir de vous séduire & de vous égarer, se fût glissé dans mon Ame; la Vertu bien plus que l'Esprit & la Beauté, m'avoit enchainé sous vos Loix. Mais vous aimant d'un Amour aussi délicat que tendre, je me flatois de vous l'inspirer. Cet Amour pur & vertueux vous offense, ou plutôt il vous importune, car il n'est pas possible que vous le condaniez de bone foi. Tout ce que je sens pour vous, *Madame*, vous l'éprouvez pour un autre; vous me l'avez avoué. Je

ne puis vous le reprocher, ni m'en plaindre; mais convenez que je ne suis pas heureux. Il n'y a peut-être qu'une Femme dans *Athènes*, qui ait de l'amour pour son Mari, & c'est précisément de cette Femme que je deviens éperdu. En vérité, vous êtes bien fou pour le Disciple d'un Sage, lui dit *Rodope* en souriant; il repliqua le plus sérieusement du monde; elle repartit en badinant; il lui prit la main, elle se fâcha, il baïsa cette main, elle voulut se lever; il la retint, elle rougit, & la tête tourna aux deux Philosophes.

Il n'est pas besoin de dire combien *Rodope* fût désolée, ni comment elle se consola; tout cela se suppose aisément dans une Femme vertueuse & passionnée.

Elle trembloit surtout pour l'honneur & le repos de son Mari. *Alcibiade* lui fit le serment d'un Secret inviolable; mais la malice du Public le dispensa d'être indiscret. On savoit bien qu'il n'étoit pas Home à parler sans cesse de Philosophie à une Femme aimable. Ses assiduités donèrent des soupçons. Les soupçons dans le Monde, valent des certitudes. Il fut décidé qu'*Alcibiade* avoit triomphé de *Rodope*. Le bruit en vint aux oreilles de l'Epoux. Il n'avoit garde d'y ajouter foi; mais son honneur & celui de sa Femme exigeoient qu'elle se mit au dessus du soupçon. Il lui parla de la nécessité d'éloigner *Alcibiade*.

avec tant de douceur, de raison & de confiance, qu'elle n'eut pas même la force de repliquer. Rien de plus acablant pour une Ame sensible & naturellement vertueuse, que de recevoir des marques d'estime qu'elle ne mérite plus.

Rodope, dès ce moment, résolut de ne plus voir *Alcibiade*, & plus elle sentoit pour lui de foiblesse, plus elle lui montra de fermeté; dans la résolution qu'elle avoit prise de rompre avec lui sans retour. Il eût beau la combattre avec toute son éloquence: J'ai pu me laisser persuader, lui dit-elle, que les torts secrets qu'on avoit avec un Mari, n'étoient rien, mais les seules apparences sont des torts réels, des qu'elles attaquent son honneur, ou qu'elles troublent son repos. Je ne suis pas obligée à aimer mon Epoux, je veux le croire; mais le rendre heureux, autant qu'il dépend de moi, est un devoir indispensable. Ainsi, *Madame*, vous préférez son bonheur au mien. Je préfère; lui dit-elle, mes engagemens à mes inclinations: Ce mot échappé sera ma dernière foiblesse. Eh je me croiois aimé, s'écria *Alcibiade*, avec dépit! Adieu, *Madame*, je vois bien, que je n'ai dû mon bonheur qu'à un caprice d'un moment. Voilà de nos honnêtes Femmes, poursuivit-il; quand elles nous prennent, c'est excès d'Amour; quand elles

nous quittent , c'est effort de Vertu ; & dans le fond cet Amour & cette Vertu ne font qu'une fantaisie qui leur vient ou qui leur passe. J'ai mérité tous ces outrages , dit *Rodope* , fondant en larmes. Une Femme , qui ne s'est pas respectée , ne doit pas s'attendre à l'être. Il est bien juste , que nos foiblesses nous attirent des mépris.

Alcibiade , après tant d'épreuves , étoit bien convaincu qu'il ne falloit plus compter sur les Femmes ; mais il n'étoit pas assez sûr de lui même , pour s'exposer à de nouveaux dangers ; & tout résolu qu'il étoit à ne plus aimer , il sentoît confusément le besoin d'aimer encore.

Dans cette inquiétude secrète ; come il se promenoit un jour sur le bord de la Mer , il vit venir à lui une Femme , que sa démarche & sa beauté lui auroient fait prendre pour une Déesse , s'il ne l'eût pas reconüe pour la Courtisane *Erigone*. Il vouloit s'éloigner , elle l'aborda. *Alcibiade* , lui dit-elle , la Philosophie te rendra fou. Dit moi , *Mon Enfant* , est-ce à ton âge , qu'il faut s'enfvelir tout vivant dans ces idées creuses & tristes ? Croi moi , sois heureux. L'on a toujours le tems d'être sage... Je n'aspire à être sage , lui dit il , que dans le dessein d'être heureux. La belle Route pour arriver au Bonheur ! Crois tu que je me consume , moi , dans l'étude de

la Sageſſe ? Et cependant eſt-il d'honête Femme plus contente de ſon ſort ? Ce *Socrate* t'a gâté, c'eſt dommage ; mais il y a de la reſſource , ſi tu veux prendre de mes Leçons. Depuis long-tems , j'ai des deſſeins ſur toi ; je ſuis jeune , belle & ſenſible , & je crois valoir , fais vanité , un Philoſophe à longue barbe. Ils enſeignent à ſe priver ; triſte Science ! Viens à mon Ecole , je t'apprendrai à jouir. Je ne l'ai que trop bien appris à mes dépens , lui dit *Alcibiade* ; le faſte & les plaiſirs m'ont ruiné. Je ne ſuis plus cet Home opulent & magnifique , que ſes folies ont rendu ſi célèbre , & je ne me ſoutiens plus qu'aux dépens de mes Créanciers. Bon , eſt-ce là ce qui te chagrine ? Conſole toi , j'ai de l'Or , des Pierrieres , & les folies des autres ferviront à réparer les tiennes. Vous me flattez beaucoup par des ofres ſi obligeantes , mais je n'en abuſerai point. Que veux tu dire avec ta délicateſſe ? L'Amour ne rend-il pas tout comun ? D'ailleurs qui s'imaginera que tu me doives quelque choſe ? Tu n'eſt pas aſſez fat pour t'en vanter , & j'ai trop de vanité pour le dire. Je vous avoûe que vous me ſurprenez , car enfin vous avez la réputation d'être avare. Avare ! oui ſans doute , avec ceux que je n'aime pas , pour être prodigue avec celui que j'aime ; mes *Diamans* me ſont bien chers , mais tu m'eſ

plus cher encore, & s'il le faut, tu n'as qu'à dire, dès demain je te les sacrifie. Votre générosité, reprit *Alcibiade*, me confond & me pénètre, & je vous donerois le plaisir de l'exercer, si je pouvois du moins le reconnoître en jeune Home; mais je ne dois pas vous dissimuler, que l'usage immodeté des plaisirs n'a pas seulement ruiné ma Fortune, j'ai trouvé le secret de vieillir avant l'âge. Je le crois bien, reprit *Erigone* en souriant, tu as connu tant d'honnêtes Femmes! mais je vais bien plus te surprendre: Un Sentiment vif & délicat est tout ce que j'attens de toi; & si ton Cœur n'est pas ruiné, tu as encore de quoi me suffire. Vous plaisantez, dit *Alcibiade*! Point du tout. Si je prenois un *Hercule* pour Amant, je voudrois qu'il fut un *Hercule*, mais je veux qu'*Alcibiade* m'aime en *Alcibiade*, avec toute la délicatesse de cette volupté tranquile, dont la source est dans le Cœur. Si du côté des Sens tu me ménages quelque surprise, à la bone heure: Je te permets tout, & je n'exige rien. En vérité, dit *Alcibiade*, je demeure aussi enchanté que surpris; & sans l'inquiétude & la jalousie que me causeroient mes Rivaux. Des Rivaux, tu n'en auras que de malheureux, je t'en done ma parole. Tiens, *Mon Ami*, les Femmes ne changent que par coquetterie ou par curiosité, & tu sens bien que

chez moi , l'une & l'autre font épuisées. Si je ne conoissois point les Homes , la parole que je te done, seroit un peu hazardée ; mais en te les sacrifiant , je fais bien ce que je fais. Après tout , il y a un bon moien de te tranquiliser : Tu as une Campagne assez loin d'*Athènes* , où les Importuns ne viendront pas nous troubler. Te sens-tu capable d'y soutenir le tête à tête ? Nous partirons quand tu voudras. Non , lui dit-il , mon devoir me retient pour quelque tems à la Ville : Mais si nous nous arrangeons ensemble , devons nous nous aficher ? Tu en es le Maître ; si tu veux m'avouër , je te proclamerai ; si tu veux du mystère , je ferai plus discrète & plus réservée qu'une Prude. Come je ne dépens de persone , & que je ne t'aime que pour toi , je ne crains ni ne desire d'atirer les yeux du public. Ne te gêne point , consulte ton Cœur , & si je te conviens , mon Soupé nous atend. Allons prendre à témoins de nos Sermens les Dieux du Plaisir & de la Joie. *Alcibiade* prit la main d'*Erigone* , & la baisant avec transport : Enfin , dit-il , j'ai trouvé de l'Amour , & c'est d'aujourd'hui que mon bonheur comence,

• Ils arrivèrent chez la Courtisane. Tout ce que le goût peut inventer de délicat & d'exquis pour flater tous les Sens à la fois , sembloit concourir dans ce Soupé déli-

ieux à l'enchantement d'*Alcibiade*. C'étoit dans un Salon pareil que *Venus* recevoit *Adonis*, lors que les Amours leur versent le Nectar, & que les Graces leur servoient l'Ambroisie. Quand j'ai pris, dit *Erigone*, le nom d'une des Maitresses de *Bacchus*, je ne me flatois pas de posséder un jour un Mortel plus beau que le Vainqueur de l'*Inde* ! Que dis-je, un Mortel ? C'est *Bacchus*, *Apollon*, & l'*Amour*, que je possède, & je suis dans ce moment l'heureuse Rivale d'*Erigone*, de *Calliope* & de *Psiché*. Je vous couronne donc, O mon Jeune Dieu, de Pampre, de Laurier & de Mirthe. Puissai-je rassembler à vos yeux tous les attraits qu'ont adorés les Immortels, dont vous réunissez les charmes ! *Alcibiade*, enivré d'amour propre & d'amour, déploya tous ses talens enchanteurs, qui séduiroient la Sageffe même. Il chanta son triomphe sur la Lire : Il compara son bonheur à celui des Dieux, & il se trouva plus heureux, come on le trouvoit plus aimable.

Après le Soupé, il fut conduit dans un Appartement voisin, mais séparé de celui d'*Erigone*. Réposez vous, Mon cher *Alcibiade*, lui dit-elle en le quittant ; puisse l'Amour ne vous occuper que de moi dans vos Songes ! Daignez du moins me le faire croire, & si quelque autre Objet vient s'offrir à votre pensée,

épargnez ma délicatesse, & par un mensonge complaisant, réparez le tort involontaire que vous aurez eu pendant le Sommeil. Hé quoi ! lui répondit tendrement *Alcibiade*, me réduirez vous aux plaisirs de l'illusion. Vous n'aurez jamais avec moi lui dit-elle. d'autres Loix que vos desirs. A ces mots elle se retira en chantant.

Alcibiade transporté, s'écria, O Pudeur ! O Vertu ! qu'êtes vous donc ? Si dans un Cœur où vous n'habitez point, se trouve l'Amour pur & chaste, l'Amour, tel qu'il descendit des Cieux pour animer l'Homme encore innocent, & pour embélier la Nature ! Dans cet excès d'admiration & de joie, il se lève, il va surprendre *Erigone*.

Erigone le reçut avec un Souris. Sensible sans emportement, son Cœur ne sembloit enflamé que des desirs d'*Alcibiade*. Deux Mois s'écoulèrent dans cette Union délicieuse, sans que la Courtisane démentit un seul moment le caractère qu'elle avoit pris ; mais le jour fatal aprochoit, qui devoit dissiper une illusion si flatteuse.

Les apprêts des *Jeux Olympiques* faisoient l'entretien de toute la Jeunesse d'*Athènes*. *Erigone* parla de ces Jeux & de la gloire d'y remporter le prix, avec tant de vivacité, qu'elle fit concevoir à son Amant le dessein d'entrer dans la Carrière, & l'espoir d'y

trionpher. Mais il vouloit lui ménager le plaisir de la surprise.

Le jour arrivé : Si l'on nous voïoit ensemble à ce Spectacle , lui dit-il , on ne manqueroit pas d'en tirer des conséquences, & nous sommes convenus d'éviter jusqu'au soupçon. Rendons nous au Cirque chacun de nôtre côté. Nous nous retrouverons ici au retour des Jeux. Le Peuple s'assemble , on se place. *Erigone* se présente , elle attire tous les regards. Les jolies Femmes la voient avec envie , les laides avec dépit , les Vieillards avec regret , les Jeunes-Gens avec un transport unanime : Cependant les yeux d'*Erigone* errans sur cet Amphithéâtre immense , ne cherchoient qu'*Alcibiade*. Tout à coup elle voit paroître , devant la Barrière, les Courriers & le Char de son Amant : Elle n'osoit en croire ses yeux ; mais bien-tôt un Jeune-Homme plus beau que l'*Amour* , & plus fier que le Dieu *Mars* , s'élançe sur ce Char brillant. C'est *Alcibiade* , c'est lui même : Ce Nom passe de bouche en bouche , elle n'entend plus autour d'elle que ces mots ; C'est *Alcibiade* , c'est la Gloire & l'Ornement de la Jeunesse Athénienne. *Erigone* en pâlit de joie. Il jetta sur elle un regard , qui sembloit être le présage de la Victoire. Les Chars se rangent de front , la Barrière s'ouvre , le Signal se donne , la Terre rétentit en

cadence sous les pas des Courriers; un nuage de poussière les envelope. *Erigone* ne respire plus : Toute son Ame est dans ses yeux & ses yeux suivent le Char de son Amant à travers ces flots de poussière. Les Chars se séparent, les plus rapides ont l'avantage ; celui d'*Alcibiade* est du nombre. *Erigone* tremblante fait des vœux à *Castor*, à *Pollux*, à *Hercule*, à *Apollon* : Enfin elle voit *Alcibiade* à la tête, & n'ayant plus qu'un Concurrent. C'est alors que la crainte & l'espérance tiennent son Ame suspendue. Les Roues des deux Chars semblent tourner sur le même Esieu, & les Chevaux conduits par les mêmes Rènes. *Alcibiade* redouble d'ardeur & le Cœur d'*Erigone* se dilate ; son Rival force de vitesse, & le Cœur d'*Erigone* se resserre de nouveau ; chaque alternative lui cause une soudaine révolution. Les deux Chars arrivent au terme ; mais le Concurrent d'*Alcibiade* l'a devancé d'un élan. Tout à coup, mille cris font rétentir les airs du nom de *Pisistrate de Samos*. *Alcibiade* consterné, se retire sur son Char, la tête penchée & les rênes flotantes, évitant de repasser du côté du Cirque, où *Erigone*, acablée de confusion, s'étoit couverte le Visage de son Voile. Il lui sembloit, que tous les yeux, attachés sur elle, lui reprochoit d'aimer un Homme, qui venoit d'être vaincu ; cependant

un murmure général se fait entendre autour d'elle, elle veut voir ce qui l'excite : C'est *Pisicrate*, qui ramène son Char du côté où elle est placée : Nouveau sujet de confusion & de douleur. Mais quelle est sa surprise, lors que ce Char s'arrêtant à ses pieds ; elle en voit descendre le Vainqueur, qui vient lui présenter la *Couronne Olympique*. Je vous la dois, lui dit-il, *Madame*, & je viens vous en faire hommage. Qu'on imagine, s'il est possible, tous les mouvemens dont l'Âme d'*Erigone* fut agitée à ce discours ; mais l'Amour y dominoit encore : Vous ne me devez rien, dit-elle à *Pisicrate*, en rougissant ; mes Vœux, pardonnez ma franchise, mes Vœux n'ont pas été pour vous : Ce n'en est pas moins, repliqua-t-il, le desir de vaincre à vos yeux ; qui m'en a aquis la gloire. Si je n'ai pas été assez heureux pour vous intéresser au Combat, que je le fois du moins assez pour vous intéresser au Triomphe. Alors il la pressa de nouveau, de l'air du monde le plus touchant, de recevoir son Ofrande. Tout le Peuple l'y invitoit, par des applaudissemens redoublés. L'Amour propre enfin l'emporta sur l'Amour. Elle reçut le Laurier fatal, pour céder, dit-elle ; aux acclamations & aux instances du Peuple ; mais qui le croiroit ? elle le reçut avec un Souris, & *Pisicrate* remonta sur son Char ennyvré d'amour & de gloire.

Dès qu'*Alcibiade* fut revenu de son premier abatement ; Tu es bien foible & bien vain , se dit-il à lui même , de t'affliger à cet excès , & de quoi ? De ce qu'il se trouve un Home dans le Monde plus adroit ou plus heureux que toi ; je vois ce qui te désole. Tu aurois été transporté de vaincre aux yeux d'*Erigone*, & tu crains d'en être moins aimé, après avoir été vaincu. Rens-lui plus de justice. *Erigone* n'est point une Femme ordinaire; elle te saura gré de l'ardeur que tu as fait paroître; & quant au mauvais succès , elle fera la première à te faire rougir de ta sensibilité pour un si petit malheur. Allons la voir avec confiance; j'ai même lieu de m'applaudir de ce moment d'adversité : C'est pour son Cœur une nouvelle épreuve , & l'Amour me ménage un Triomphe plus flatteur , que n'eût été celui de la Course. Plein de ces idées consolantes , il arrive chez *Erigone*; mais il trouve le Char du Vainqueur à la porte.

Ce fut pour lui un coup de foudre. La honte , l'indignation , le désespoir , s'emparèrent de son Ame, Eperdu & frémissant , ses pas égarés se tournent come d'eux mêmes vers la Maison de *Socrate*.

Le bon Home , qui avoit assisté aux Jeux, le reçut avec un Souris. Fort bien , lui dit-il, vous venez vous consoler avec moi ; parce que vous êtes vaincu : Je gage , *Libertus* ,

que je ne vous aurois pas vû , si vous aviez triomphé. Je n'en suis pas moins reconnoissant : J'aime bien qu'on vienne à moi dans l'adversité. Une Ame ennyvrée de son bonheur , s'épanche où elle peut. La confiance d'une Ame affligée est plus flateuse & plus touchante. Avouez cependant , que vos Chevaux ont fait des merveilles. Comment donc ! Vous n'avez manqué le Prix que d'un pas ! Vous pouvez vous vanter d'avoir avec *Pisicrate de Samos* , les meilleurs Courriers de la Grèce , & en vérité , il est bien glorieux pour un Home d'exceller en Chevaux. *Alcibiade* confondu , n'entendit pas même la plaisanterie de *Socrate*. Le Philosophe jugeant du trouble de son Cœur , par l'altération de son Visage : Qu'est-ce donc , lui dit-il , d'un ton plus sérieux ? Une bagatelle , un jeu d'Enfant , vous affecte ? Si vous aviez perdu un Empire , je vous pardonerois à peine , d'être dans l'état d'humiliation & d'abattement où je vous vois ! Ah ! Mon cher Maître , s'écria *Alcibiade* , revenant à lui même , qu'on est malheureux d'être sensible ! Il faut avoir une Ame de marbre , dans le Siècle où nous vivons. J'avoue , reprit *Socrate* , que la Sensibilité coute cher quelquefois ; mais c'est une si bone chose qu'on ne sauroit trop la paier. Voions cependant ce qui vous arrive.

Alcibiade lui raconta ses Aventures avec la Prude, la Jeune Fille, la Veuve, la Femme du Magistrat, & la Courtisane, qui dans l'instant même venoit de le sacrifier. De quoi vous plaignez vous, lui dit *Socrate*, après l'avoir entendu. Il me semble, que chacune d'elles vous a aimé à sa façon, de la meilleure foi du monde. La *Prude*, par exemple, aime le plaisir; elle le trouvoit en vous; vous l'en privez, elle vous renvoie; ainsi des autres. C'est leur bonheur, n'en doutez pas, qu'elles cherchoient dans leur Amant. La *Jeune Fille* y voioit un Epoux, qu'elle pouvoit aimer en liberté & avec décence: La *Veuve*, un triomphe éclatant qui honoroit sa beauté: La *Femme du Magistrat*, un Home aimable & discret, avec qui, sans danger & sans éclat; sa Philosophie & sa Vertu pouvoient prendre du relâche: La *Courtisane*, un Home admiré, applaudi, désiré par tout, qu'elle auroit le plaisir secret de posséder seule, tandis que toutes les Beautés de la Grèce se disputeroient vainement la gloire de le captiver. Vous avouez donc, dit *Alcibiade*, qu'aucune d'elles ne m'a aimé pour moi? Pour vous, s'écria le Philosophe! Ah! Mon cher Enfant, qui vous a mis dans la tête cette prétension ridicule? Personne n'aime que pour soi. L'Amitié, ce Sentiment si pur, ne forme, elle même, ses préférences

que sur l'intérêt personnel ; & si vous exigez qu'elle soit désintéressée , vous pouvez commencer par renoncer à la mienne. J'admire, poursuivit-il , comme l'Amour propre est sot , dans ceux même qui ont le plus d'esprit. Je voudrois bien savoir quel est ce MOI que vous voulez qu'on aime en vous ? La Naissance , la Fortune & la Gloire , la Jeunesse , les Talens & la Beauté , ne sont que des accidens. Rien de tout cela n'est vous , & c'est tout cela qui vous rend aimable. Le MOI , qui réunit ces agrémens , n'est en vous , que le Canevas de la Tapisserie. La Broderie en fait le prix. En aimant en vous , tous ces dons , on les confond avec vous même : Ne vous engagez point dans des distinctions qu'on ne suit point ; & prenez , comme on vous le donne , le résultat de ce mélange ; c'est une Monoie dont l'alliage fait la consistance , & qui perd sa valeur au Creuset. Je ne suis pas fâché que votre délicatesse vous ait détaché de la *Prude* & de la *Veuve* , ni que la résolution de *Rodope* & la vanité d'*Erigone* vous aient rendu la liberté ; mais je regrette *Glicérie* , & je vous conseille d'y retourner. Vous vous moquez , dit *Alcibiade* , c'est un Enfant qui veut qu'on l'épouse. Hé bien ! vous l'épouserez. L'ai-je bien entendu ? C'est *Socrate* , qui me conseille le Mariage ! Pour-

quoi non ? Si vôtre Femme est sage & raisonnable, vous ferez un Home heureux ; si elle est méchante ou coquette, vous deviendrez un Philosophe ; vous ne pouvez qu'y gagner.



C R I T I Q U E

Du Patriote Helvétique.

IL vient de paroître, en Langue *Allemande*, un nouvel Ouvrage périodique qui a pour Titre ; LE PATRIOTE HELVETIEN, chez le Sr. D. Ekenstein, à Bâle, 1755. in 8vo. Quoique l'on ne croïe pas que cette Production puisse plaire à nôtre Siècle, l'on juge cependant à propos de prévenir le Public sur certains Principes qui y sont débités.

L'Auteur prétend avoir puisé ses Caractères dans les Homes mêmes, mais il est aisé de s'apercevoir au contraire, que c'est un de ces Philosophes du vieux tems, qui ne connoissent point le grand Monde & qui se font des Fantômes dans leurs Cabinets. On pourra en juger par ce que l'on va rapporter de l'Ouvrage.

Ce que l'on en a vû jusques ici consiste en IX. Pièces, dont aparemment il en a paru une chaque Mois, puisque la dernière est

du Mois de Septembre. Chacune de ces Pièces a ses Subdivisions.

L'Auteur se découvre d'abord dans la première. Il dit à la p. 7. *Qu'il n'estime les Puissans de la Terre, qu'à proportion de leurs Vertus; qu'il n'adore pas les Riches pour leurs Richesses; mais qu'il n'apprécie les uns & les autres que par leurs bones Qualités, sans lesquelles ils lui paroissent méprisables.* Peut-on dire qu'un tel Homme conoit le Monde & ses propres Intérêts?

A la p. 11. Il parle de la nécessité des Loix. Il est vrai que cette Thèse est indisputable; mais comment la prouve t'il? Il dit, *Que notre Amour propre est si excessif & si dangereux, pour nous & pour les autres, que nous ne pourrions pas nous passer de Loix, pour le reprimer.* Bon! Cela auroit pû se dire du tems de nos Ancêtres; mais de nos jours, la Règle générale, & la Règle la mieux pratiquée n'est elle pas, que chacun doit s'aimer par dessus tous les autres & même à leur exclusion, à moins qu'il ne veuille renoncer à tout avancement dans le Monde? N'est-il pas vrai encore, que les Loix ne sont faites que contre les Petits, pour doner aux Grands les moyens de les oprimer, ou du moins de dominer souverainement sur eux? *Rez Legibus non tenetur* est déjà une Loi du Droit Romain; Droit reçu comunément.

A la p. 23. Il donne pour Maxime fondamentale des Républiques, que *le Salut du Peuple doit être la Loi suprême*. Encore une Maxime du vieux tems. Pour la prouver, il entre dans un grand détail. Il prétend entre autres, que *le Souverain doit être le Pasteur & le Père de son Peuple*. Il allègue en preuves, un aveugle *Homere*, un malheureux *Xénophon*. Mais qu'est ce que le Peuple? N'est-ce pas la partie la plus grossière, du Genre-Humain; le sujet sur lequel le Souverain doit travailler; la Terre dont il se fait ou des Vases d'honneur, ou des Vases de deshonneur? Il est donc visible, que *le Salut du Souverain doit être la suprême Loi*, & que le Peuple n'est que la Pâte, qu'il doit manier à sa fantaisie. Voilà la vraie Politique, que notre Auteur auroit dû enseigner, s'il souhaitoit d'être lu. On peut faire le même raisonnement sur ce qu'il dit à la p. 122. où il continue à parler des Loix d'une façon tout aussi gauche.

A la p. 33. il veut tourner en ridicule un Politique, qui est sûrement le véritable Politique, puis qu'*il suit & ne cherche en tout que son propre intérêt*. Notre pauvre Auteur ne s'en moque sans doute, que parcequ'il n'a pas assez d'étendue d'Esprit, ni d'expérience du Monde pour l'imiter: Et peut être n'a-t'il pas le Cœur assez mâle, pour soutenir

les effets que doivent produire les saines Maximes d'Aggrandissement.

Ce qu'il dit, à la p. 39. contre les Amateurs de la Chicane, pourroit encore passer, s'il aléguoit la véritable raison de leur folie. Il prétend qu'ils *devroient s'aimer trop réciproquement, pour se faire une Guerre mutuelle.* Ne devoit il pas plutôt dire, qu'il est risible que des Riens du Peuple s'entredéchirent pour des Riens, n'étant proprement eux mêmes, avec tout ce qu'ils ont, qu'une espèce de pécule de leur Souverain.

Il veut, à la p. 55. prouver la beauté de la Justice par un Argument Métaphisique. Il démontre d'abord, la beauté du Monde visible. De là, il vient aux beautés du Monde & des Puissances invisibles : Il dit, *Qu'elles consistent dans un certain ordre, & dans une symétrie, come celle du Monde visible.* Il infère de là, que l'un & l'autre Monde aiant nécessairement le même Auteur, il doit vouloir la beauté du Monde invisible, aussi bien que celle du Monde visible ; or la Justice soutenant cette beauté, come en faisant partie, il doit la vouloir aussi. Bon Dieu ! Nôtre Auteur croit il donc que l'on aime aujourd'hui des raisonnemens de cette nature ? Si Platon venoit avec de pareils Argumens, il se feroit siffler ; sur tout s'il vouloit prouver la nécessité de la Justice, de cet être si incompatible avec le penchant

de notre Siècle : On ne s'amuse plus de nos jours , à suivre la démonstration d'un Axiome moral : On aime des Preuves aisées. Il faut pouvoir parcourir légèrement ces sortes de Discours , come on lit une Gazette. Pour plaire , il faut , sans raisonner beaucoup , débiter ce qui favorise nos Passions : C'est alors à nous à chercher des Argumens pour prouver qu'elles sont bones ; & rien n'est plus facile. Mais de longs raisonnemens , contre nos Penchans les plus intimes , sont à pure perte. Tel qui travaille des nuits entières , pour déchiffrer un Compte d'Arbitrage sur toutes les Places de l'Europe , n'emploiera pas une minute pour se persuader quelque chose qui va contre ses intérêts.

Dans un Songe , à la p. 72. l'Auteur prétend tracer *les malheurs du Temple de l'Injustice & les figures affreuses de ses Supots* , que l'Auteur dit être nos Passions. Quelle Philosophie ! Vouloir prouver par un Songe , que l'Injustice est un amas de malheurs produits par ses Supots hideux , tandis , qu'étant bien éveillés , nous sentons que dans ce Siècle , l'Injustice nous rend riches , grands , puissans , & nous fournit seule les moiens de satisfaire nos desirs.

A propos de Songe , je range dans la même Classe & fais les mêmes réflexions sur 8. Fables dispersées dans cet Ouvrage. Nous

cherchons de nos jours des réalités, & non des *Esopes*, des *Renards Juges*, des *Fronts de Fer*, des *Poissons du Nil* &c. *

L'Auteur, p. 151. continue à parler de la Justice & spécialement de celle des Particuliers. Ses Argumens auroient pû être bons pour un Patriarche *Abraham* & son Fils, mais ils sont absolument inutiles aux Chrétiens d'aujourd'hui, qui entendent mieux leurs véritables intérêts. Pour persuader à ceux-ci d'être justes, il faudroit leur prouver arithmétiquement, aux Rentiers, par exemple, qu'étant justes, ils feront valoir leur Argent à 10. ou 15. pour 100. au lieu de 4. ou 5. qu'ils en tirent actuellement; aux Marchands, que la Justice les préservera de perdre dans une Banqueroute, & que leurs Marchandises hausseront à mesure qu'ils se perfectioneront dans cette Vertu; aux Artisans, que le bon Ouvrage sera plus vite usé que le mauvais & que par là ils auront plus de pratique, ou que lors qu'ils ne tromperont pas, ils travailleront plus vite & avec moins de peine. Voilà des Argumens palpables, propres à faire impression, & non ceux que nôtre Auteur allègue.

L'Auteur à la p. 167. prouve encore qu'il ne conoit pas son monde, en rapportant di-

vers

* Voici les p. 18. 83. 187. 363. 380. 452.

vers exemples d'Injustice. Il avoie que les Homes y sont enclins naturellement (& surement ils l'ont toujourns été) pourquoi donc s'amuse t'il à vouloir les changer par des voies oposées à leur naturel ? Il done, par exemple, en entier le Testament d'un injuste, preuve qu'un injuste peut s'enrichir & mourir dans l'opulence. Bel Argument pour dissuader de l'Injustice ! Il faloit, au contraire le faire périr misérablement.

Depuis la p. 220, jusques à la p. 300. il décrit les Saturnales. C'est ce qu'il y a de plus suportable dans ce Livre. Il approuve les Plaisirs ; voilà ce qui s'apelle conoitre l'Home : Il ne désapprouve que les excès ; ençore passe : La Nature même nous dit qu'il ne faut pas se perdre soi même, & c'est là entr'autres une des raisons qu'il allègue, pour proscrire les débauches outrées. Dans un Article, il n'a cependant pû se démentir tout à fait. Il veut persuader aux Riches de reprendre en quelque sorte les Saturnales des Anciens, en faisant plus de Largeesses aux Pauvres qui en sont dignes. S' imagine t'il donc que les Riches soient riches pour d'autres que pour eux mêmes ? Que les Pauvres s'acoutument de l'état où la Fortune les a mis ; leur misère est le moindre embarras des Riches : Ils n'ont pas le tems d'y faire attention ; ils n'oseroient même, conséquemment au Prin-

oïpe, qu'il se faut aimer soi-même à l'exclusion de tous les autres.

Depuis les p. 303. jusques à 330, & 364. jusques à 412. l'Auteur reprend le Chapitre de la Justice. Il ne la nomme cependant pas; *il a peur*, dit-il, *que ce nom ne dégoûte enfin ses Lecteurs*. Il parle de la Justice des Grands, & l'on peut faire la dessus, avec quelques changemens, les mêmes observations qui se trouvent sur les p. 11. & 23. On diroit que cet Auteur a pillé l'Ouvrage d'*Antonin*, tant il est porté pour le bien des Sujets. Il s'imagina que les bons Princes d'aujourd'hui doivent justement se conduire sur les Modèles des *Traians*, des *Cirus*, des *Vespasiens*, des *Servius Tullius*, des *Décus*, d'un *Dion*, Admirateur de *Platon*, ou d'autres Princes de l'Antiquité. Il oublie l'Axiome, *Qui bene distinguit tempus, bonus est Scripturae Interpres*. Il devoit distinguer les tems.

Le pauvre Home a crû, en écrivant son Livre, que l'Ame de *Socrate* végetoit encore en lui: Il parle un Langage auquel personne n'entend plus rien; il admet des Principes dès long-tems abandonnés; il exige des penchans contraires à ceux du Cœur. Il auroit dû, à mon avis, supprimer son *Orateur Patriote*, qu'il produit pompeusement à la p. 398. pour débiter des Maximes aujourd'hui impraticables aux grands Génies. En échangez

il faloit recomander sérieufement la Doctrine de l'Orateur Politique, qui intervient d'une manière ironique à la p. 383. Voilà come on done à gauche, lorsqu'on ne conoit pas bien le Monde.

Pour diversifier fes matières, que l'Auteur a fenti lui même n'être pas d'un goût général, il a difpersé par ci par là des Réflexions relatives au Beau-Sexe. Ce fujet eft furement bien plus propre à plaire, que les Maximes fombres d'une Morale gênante. Le Lecteur me permettra de revenir un peu fur mes pas, pour examiner cet Article. Quoique l'Auteur paroiffe avoir là deffus des fentimens moins particuliers qu'ailleurs, il y a encore bien des endroits à relever. Il parle, par exemple, à la p. 103. des *Mariages mal assortis*. Il raporte une Lettre d'une Demoifelle, déjà fur le retour, qui fe plaint en matière de Mariage, des Maximes de nôtre Siécle, où l'on ne court qu'après l'Argent. Une perfone riche lui écrit aufsi, mais c'eft pour fe plaindre de trop de perfécutions. L'Auteur ajoute fes propres réflexions & exige par tout la Vertu pour rendre les Mariages heureux. Tout cela feroit affés bon pour un Monde *Platonique*. Mais que le Lecteur juge lui même fi aujourd'hui ces Maximes ne font pas furannées. Tout le monde conoit le pouvoir de la Pluie d'or, & le Beau

Sèxe a toujours été en droit de se laisser ébloûir par un éclat extérieur. Depuis longtemps les Mariages d'inclination sont hors de mode. On cherche bien plutôt à être simplement marié qu'à vivre bonement dans l'harmonie. Nôtre Auteur devoit favoir que ce n'est plus le but de l'Union conjugale: On y vise à un Etablissement, à se procurer des Trésors, des Honeurs, un ou deux Héritiers tout au plus, & d'autres avantages de cette nature. Ne peut on pas obtenir tout cela sans précisément s'aimer & sans cultiver la Paix domestique. Les Règles qu'il prescrit peuvent donc à peine passer pour le menu Peuple; les Grands n'en ont assurément pas besoin.

L'Auteur à la p. 191. fait un Portrait charmant du bonheur d'un jeune couple nouvellement marié. Mais malheureusement je crois qu'il n'existe que dans la Cerveille de nôtre Ecrivain.

Depuis la p. 194. jusques à 223. on lit une Traduction libre de *la Xantippe d'Erasmus sur la manière de se conduire dans le Mariage*. Malgré la vénération que j'ai pour ce Bel-Esprit, je crains qu'ayant, en qualité d'Eclésiastique, toujours vécu dans le Célibat, il n'ait pas assez connu les Femmes pour en parler pertinemment.

A la p. 331. l'Auteur écrit une Lettre

œcuménique à tout le Sexe. Il parle de la Beauté des Dames & de l'usage qu'elles doivent en faire, d'une manière assez flatteuse pour cette moitié du Genre Humain, déjà trop fière de ses avantages & surtout de la Qualité qu'il loue. Je lui passerois encore l'Encens qu'il donne aux Dames, s'il ne prenoit pas le Nom de Patriote; mais en cette qualité ne devoit-il pas leur parler plus naturellement ?

Il se moque ensuite des Petits-Maitres. Je crains qu'il ne réussisse pas à les faire mépriser. Le Sexe a le goût trop fin & le Cœur trop tendre pour abandonner sans compassion, des Esclaves si dévoués, dont les brillans dehors paroissent relever le lustre de leurs Déeses. Croit-il donc inspirer aux Dames la façon de penser d'un vieux Platon ? Il n'est certainement pas naturel au Sexe de donner dans sa Morale austère. Le Damoiseau le plus lâche a toujours été préféré au Philosophe le plus vertueux.

L'Auteur met, par manière d'Apostille, à la p. 349. la *Traduction d'un Fragment du Poème de Simonides contre les Femmes*. Je ne dirai pas ce que j'en pense crainte de les trop irriter contre lui. Mais supposé qu'il croie tout de bon le Sexe moderne plus vertueux que celui de l'ancien Monde, est-il naturel qu'un Homme qui, sur d'autres articles, conoit si

peu nôtre Siècle, soit juge compétent pour ce qui concerne les Femmes d'aujourd'hui.

Il écrit une 2de. Epître aux Dames à la p. 415. Il y loue leur Esprit. Il attaque les Coquettes. Il fait le Portrait d'*Aspasie*, qui est encore trop flaté pour un Patriote Helvétique; Il recommande la Lecture au Beau Sexe pour lui former l'Esprit; Il prêche la Vertu come dans la précédente Lettre &c.

Quant à la Coquetterie, je crois qu'il a tort. Je ne trouve rien de plus aimable qu'une Coquette: Cette qualité me paroît inséparable d'une belle Femme, & il me semble même qu'elle entre dans l'essence du Sexe: Tans pis pour nous, si nous sommes affés dupes pour nous y laisser prendre. Il me semble que l'Auteur auroit dû encourager les Dames à redoubler leurs soins pour faire des Conquettes; à nous, à prendre garde de ne nous laisser subjuguier que par des Conquérantes propres à nous rendre heureux.

De ce Principe, qui je compte aura l'approbation de tout Lecteur sensé, je tire un Corrolaire relativement à la Lecture: Que les Dames lisent; qu'elles se forment par là l'Esprit, mais seulement pour se perfectioner dans la Coquetterie & pour raffiner cette Qualité si aimable & si naturelle au Sexe. Operas, Comédies, Romans, Billets doux, Chan-

Chanfonettes , Aventures , Dialogues tendres , Contes des Fées , Lettres Galantes , Livres de Jeux , & tout au plus quelques Livres d'Oeconomie & de Cuiſine , voilà ce qu'il leur faut. Elles n'ont pas beſoin d'autres Sciences pour nous donner une Compagnie aimable , pour nous procurer des Enfants , pour les élever & pour nous entretenir gaiement à la Table & au Lit. Je n'oſerois avancer , que les Livres d'un goût plus élevé & plus ſolide ſoient hors de la portée du Sexe ; mais les Belles n'étant faites que pour former à l'Home une Société agréable , je crois qu'en général , elles feront charmées d'être exemptes d'une peine qui les transporteroit dans une Sphère pour laquelle elle ne ſont pas nées.

Crainte de devenir fatigant , je paſſe ſur une infinité d'autres endroits où nôtre Auteur , ſans être un Auteur Scholaſtique , raiſonne cependant ſur des Principes ſuranés & hors de mode : Ce qui eſt d'autant plus mal à propos dans ce Tems , où , même en fait de Doctrines pratiques , on ne conſulte plus tant la Raiſon. De même qu'un habile Avocat fonde premièrement le penchant de ſes Juges , avant que de faire attention à la teneur des Loix & de l'Equité , ainſi , de nos jours , un Auteur doit avant tout , conſulter l'Expérience du Monde & ſes Uſages. Nous

autres Moralistes Modernes nous nous attachons surtout au Cœur de l'Homme : C'est là nôtre Bouffole. Cette Source intarissable de Passions nous guide. Nous voyons que la pluralité penche beaucoup vers ce que les Anciens apelloient *mauvais* ; & d'un autre côté, trouvant que nôtre goût nous y porte, nous començons raisonablement à douter, si nos Ancêtres ne se sont pas trompés grossièrement, en rejetant ce que nôtre Nature hérit si fort ; & s'il ne résulte pas de là, que ce qu'ils condannoient doit être bon. Voilà où nous en sommes aujourd'hui ; c'est là la Règle que nous suivons dans la Pratique, bien sûrs que la Théorie nous soutiendra un jour.

J'ajouterai encore, que nôtre Auteur ne doit pas présumer, que le Caractère de *Patriote Helvétien* qu'il affecte, autorise ses *Maximes Gothique*. Les *Helvétiques* d'aujourd'hui ne sont plus ce qu'ils ont été autrefois. Ils ne vivent plus dans les Tems des *Alberts* ou des *Louis XI*. Ils entendent aussi bien la fine Politique que leurs rusés Voisins & la *Raison d'Etat* ne leur est pas moins connue.

Je prie, Mr. *Le Patriote Helvétien*, qu'il soit, d'excuser ma franchise : En qualité de *Suisse* de la vieille Roche, dont il épouse les Principes, je me flate qu'il ne pourra pas s'offenser de ma Critique.



TSCHAO CHI COU ELI,

C'est-à-dire ,

*Le petit Orphelin de la Maison de Tschao ;
Tragédie Chinoise.*

Cette Tragédie , qui a été traduite du *Chinois* , par le Père *Brémare* , Jésuite , fait un des Ornemens de sa grande Description de l'Empire de la *Chine* , en 4. Vol. in folio , du Père *Du-Halde*. Les Persones qui voudront se donner la peine de comparer cette Pièce de Théâtre avec celles qui ont été composées en *Europe* , dans ce tems là , c'est-à-dire , dans le XIV. Siècle , ne pourront s'empêcher de la regarder come un Chef-d'œuvre. On ne doit pas s'atendre que les Règles d'aujourd'hui y soient rigoureusement observées. On n'y trouve ni unité de Tems , ni unité de Lieu , mais on ne s'y écarte pas de l'Unité d'Intèrèt , qui est la principale des Unités , & malgré la supériorité de nos Ouvrages modernes , celui-ci a des beautés auxquelles on ne peut refuser son admiration. Quoique M. de *Voltaire* , ait si bien atrapé le goût du Public , dans la nouvelle Tragédie dont celle-ci lui a fourni le sujet , il y a divers Endroits où il a jugé à propos de s'écarter & qui maniés par un

aussi habile Maître auroient fait sur nous l'impression la plus touchante. C'est de quoi nos Lecteurs pourront juger par le Précis de cette Pièce.

Un Tiran cruel, apellé *Tou-Ngan-Cou*, aiant obligé son Ennemi *Tschao-Tun* à prendre la fuite, fait périr 300. Persones de sa Famille. Un seul Enfant au Berceau, Petit Fils de *Tschao-Tun*, échape à sa barbarie. La Princesse sa Mère, avant que de périr, avoit remis ce précieux Dépot au brave *Tsching-Tng*, à qui elle l'avoit recomandé dans les termes les plus forts & les plus patétiques. *Tou-Ngan-Cou* furieux de ce qu'on avoit sauvé cette Victime, ordone qu'on apporte dans son Palais tous les Enfans d'un âge au dessous de 6. Mois. Il se proposoit de les percer de 3. coups de Poignards & d'englober ainsi l'Orphelin de *Tschao* dans cette destruction générale.

Cependant le sage *Tsching-Tng* ne fait où cacher son tendre Pupile, son Maître, son Trésor. Il pense enfin à *Kong-Lun* à un Vieillard respectable, ancien Ami de *Tschao-Tun*, qui avoit quité la Cour & qui vivoit tranquillement à la Campagne. *Tsching-Tng* va le trouver & le pressentir sur les malheurs de la Maison de *Tschao*. *Kong-Lun* en est déjà instruit en partie. Il en gémit & laisse échapper des imprécations contre le Tiran. *Tsching-*

Yng le voiant si fort attaché à la Maison de Tschao, lui révèle son grand Secret : Cette Scène est une des plus belles de la Pièce & mérite d'être rapportée.

T S C H I N G - Y N G.

Seigneur, puisque vous sâvez tout ce qui s'est passé, je n'en parlerai point. Mais je vous dirai ce que vous ignorés peut-être. La Princesse, Prisonnière dans son Palais, a mis au monde un Fils qu'elle a nommé l'*Orphelin de la Maison de Tschao*. Tout ce que je crains, c'est que *Tou-Ngan-Cou* ne vienne à le découvrir. S'il tombe une fois entre ses mains, il le fera mourir cruellement & la Maison de *Tschao* sera totalement éteinte.

K O N G - L U N.

Quelqu'un a-t'il sauvé cet Orphelin ? Où est-il ?

T S C H I N G - Y N G.

Seigneur, vous faites paroître tant de compassion pour toute cette Famille, que je ne puis rien vous cacher. La Princesse, ayant sa mort, m'a confié son Fils & m'a recommandé d'en avoir soin, jusques à ce qu'il put se venger de l'Ennemi de sa Maison. J'ai pris la fuite avec le petit Orphelin & je n'ai point trouvé de plus sûre retraite que de l'apporter chez vous. Je savois, Seigneur, que vous étiez intime Ami de *Tschao-Tun*, je n'ai point douté que vous n'eussiez pitié de son Petit-

Fils & que vous ne lui sauvassiez la vie.

K O N G - L U N.

Où avés vous laissé ce cher Enfant ?

T S C H I N G - Y N G.

Ici près, sous des Bananiers.

K O N G - L U N.

Ne l'épouvantés point. Allés le prendre & me l'aportés.

T S C H I N G - Y N G. *sort & va chercher l'Enfant.*

Béni soit le Ciel & la Terre !

K O N G - L U N.

Malheureux Enfant ! Voilà donc tout l'appui de la Maison de *Tschao* !

T S C H I N G - Y N G , *de retour.*

Seigneur le voici. Mais j'ai oublié de vous dire, que *Tou-Ngan-Cou* voiant que l'Orphelin lui étoit échapé, veut faire mourir tous les Enfans à peu près de son âge. En cachant l'Orphelin chez vous, je m'aquite de toutes les obligations que j'ai à son Père & à sa Mère, & je sauve la vie à tous les petits Innocens du Roiaume. Je suis dans ma 45. Année. J'ai un Fils de l'âge de nôtre cher Orphelin. Je le ferai passer pour le petit *Tschao*. Vous irés en doner avis à *Tou-Ngan-Cou* & vous m'accuserés d'avoir chez moi l'Orphelin qu'il fait chercher. Nous mourons moi & mon Fils, & vous, vous éléverés l'Héritier de vôtre Ami, jusqu'à ce qu'il soit en état de venger ses Parens. Que pensés vous de ce dessein ? Ne l'approuvés vous pas ?

K O N G - L U N.

Quel âge dites vous que vous avés ?

T S C H I N G - Y N G.

Quarante cinq Ans.

K O N G - L U N.

Il faut au moins vingt Ans pour que cet Orphelin puisse venger sa Famille. Vous aurés alors 65. Ans & moi j'en aurai 90. Puis-je espérer de parvenir à cet âge ? Et quand j'y parviendrois, pourrais-je être de quelque secours à ce cher Enfant ? O *Tsching-Yng*, écoutez moi : Allés m'acuser à *Tou-Ngan-Cou* : Dites lui que c'est moi qui récèle l'Orphelin. *Tou-Ngan-Cou* viendra avec des Troupes investir ma Maison. Je mourai avec votre Fils, & vous éléverés l'Orphelin de *Tschao*. Ce dessein est encore plus sur que le vôtre. Qu'en dites vous ?

T S C H I N G - Y N G.

Ah ! Seigneur, il vous en couteroit trop cher ! Donons plutôt les Habits de l'Orphelin à mon Fils. Allés me déferer au Tiran ; encoré un coup & moi & mon Fils nous mourons ensemble.

K O N G - L U N.

Ce que j'ai dit, *Tsching-Yng*, est une chose résolüe ; ne songés pas à vous y opposer.

Après s'être disputé quelque tems la gloire de mourir, *Tsching-Yng* se rend enfin aux volontés inébranlables de *Kong-Lun*. Quelle

grandeur d'Ame dans ce Combat de générosité! Quel atachement pour leur Maître & leur Ami! L'un veut mourir; l'autre consent à livrer son Fils, ce qui est sans doute un plus grand effort que de mourir soi même. Mais sur tout, quel noble Sang-froid, quelle magnanimité dans le Calcul que fait *Kong Lun* & dans cette simple interrogation, *Quel âge dites vous que vous avés?*

T S C H I N G - Y N G.

Si vous sauvés l'Orphelin, vous obtiendrés une gloire immortelle. Mais, Seigneur, si *Tou-Ngan-Cou* vous fait arrêter, le moiën qu'à vôte âge vous souffriés les Tortures. Mon Nom vous échapera peut être: Nous ferons mis à mort mon Fils & moi. J'aurai le regret de voir que l'Héritier de *Tschao* n'en mourra pas moins & que c'est moi qui vous aurai poussé infructueusement dans le Précipice.

K O N G - L U N.

Tsching-Yng ne craignés rien. Quoi qu'il arrivè, Je ne me démentirai jamais. Allés, prenés soin de l'Orphelin. Pour un Vieillard come moi, qu'il meure; c'est peu de chose.

T S C H I N G - Y N G.

Pûis que vôte parti est pris, il n'y a pas de tems à perdre. C'est avec une joie mêlée de douleur que je mets mon Fils à la place de l'Orphelin; c'est pour moi un devoir, une justice; mais quelle perte que celle du vertueux *Kong-Lun*!

Telle est la fin du second Acte ou de la seconde Partie ; car les *Chinois* divisent leurs Pièces en 6. Parties, dont la Ire. qui est fort courte, forme le Prologue ou l'exposition du sujet.

Au commencement du 3me. Acte, *Tsching-Yng* apprend au Spectateur qu'il a porté son Fils à *Kong-Lun*, qu'il a mis l'Orphelin en sûreté & qu'il vient acuser *Kong-Lun*. Il demande à parler à *Tou-Ngan-Cou*, dont il n'est point connu. Pour obtenir Audience, il fait dire, qu'il apporte des nouvelles de l'Orphelin de *Tschao*. Le Tiran paroit :

TOU-NGAN-COU.

Où dis-tu que tu as vû l'Orphelin de *Tschao*?

TSCHING-YNG.

Dans le Village *Tai-Ping*, & c'est le vieux *Kong-Lun* qui le tient caché chez lui.

TOU-NGAN-COU.

Comment as-tu pû savoir cela?

TSCHING-YNG.

Kong-Lun est de ma conoissance. J'allai hier chez lui & je vis par hazard dans la Chambre où il couche, un Enfant sur un riche Tapis. Je dis alors en moi-même, *Kong-Lun* à plus de 60. Ans ; il n'a ni Fils ni Fille. Je lui découvris ma pensée : Cet Enfant, lui-dis-je, ne seroit-il point l'Orphelin qu'on cherche tant ? Je m'aperçû que le Vieillard changea de couleur & qu'il

ne pût rien répondre. D'où j'ai conclu, Seigneur, que l'Enfant dont vous êtes en peine est chez le vieux *Kong-Lun*.

T O U - N G A N - C O U .

Va, Malheureux ; crois-tu pouvoir me tromper ? Tu n'as eû jusques ici aucune haine contre *Kong-Lun* ; par quel motif viens-tu l'acuser d'un si grand crime ? Est-ce par affection pour moi ? Si tu me dis la vérité, ne crains rien ; mais si tu la trahis, la mort fera le prix de ton imposture.

T S C H I N G - Y N G .

Retenés, Seigneur, un moment votre colère & daignés m'écouter. Il est vrai que je n'ai aucun sujet d'en vouloir à *Kong-Lun* ; mais quand j'ai sù que vous ordoniés qu'on vous aportât tous les Enfans du Roiaume, pour les faire mourir, alors, je n'ai point balancé, dans la vüe de sauver d'une part la vie à tant d'innocens, & d'une autre, parce que me voiant à l'âge de 45. Ans & aiant eû depuis un Mois un Fils, il auroit fatu vous l'offrir, Seigneur, & je serois demeuré sans Héritier. L'Orphelin de *Tschao* une fois découvert, les Enfans de tout le Roiaume ne seront point égorgés & mon Fils, mon Fils unique n'a rien à craindre. Voilà pourquoi j'ai crû devoir acuser le Vieillard *Kong-Lun*.

T O U .

TOU-NGAN-COU.

Je crois que tu as raison. Oui, je me rapelle en éfet que le vieux *Kong-Lun* étoit Ami de *Tschao-Tun*. Il n'en faut pas d'avantage; il aura voulu sauver l'Orphelin. Qu'une Troupe de Soldats d'élite foit prête à marcher dès ce moment: Je veux aller avec cet Home au Village de *Tai-Ping* & me faifir du vieux *Kong-Lun*.

Le Tiran fe rend en éfet dans ce Village avec fes Troupes. Il fait investir la Maifon de *Kong-Lun* & done ordre qu'on le lui amène. Le généreux Vieillard paroît devant lui. Il affecte la furprife, l'inquiétude & la crainte, & pour ôter à *Tou-Ngan-Cou* tout fujet de défiance, il n'avouë que dans les tourmens, qu'il a chez lui le refte infortuné de la Maifon de *Tschao*. Le Tiran fe fait aporter cet Enfant malheureux, & lui enfonce par trois fois le Poignard dans le Cœur. Quel Spectacle horrible pour *Tsching-Yng*! Il eft faifi d'horreur, il détourne fes yeux paternels, & cache fes larmes. *Kong-Lun* adrefle au Tiran ces dernières paroles: „ O le plus „ féclerat de tous les Homès, *Tou-Ngan-Cou*, „ prens garde à toi. Songe, impie, qu'il y „ a fur ta Tête un Ciel qui voit tous tes Cri- „ mes & qui ne te les pardonera jamais. „ Pour moi je n'ai nul regret à la vie.” En finiffant ces mots, il s'enfonce un Poignard dans le fein.

Tou-Ngan-Cou témoigne sa reconnoissance à *Tsching-Tug* : „ Venés; lui dit-il, dans
 „ mon Palais. Vous y serés traité honora-
 „ blement; vous y éléverés vôtre Fils. Quand
 „ il sera parvenu à l'âge de raison, vous lui
 „ apprendrés les Lettres, & vous me le do-
 „ nerés pour que je lui aprenne la Guerre.
 „ J'ai près de 50. Ans: Je suis sans Hé-
 „ tier: J'adopte vôtre Fils. *Tsching-Tug*
 „ accepte cet ofre. L'Orphelin est élevé dans
 le Palais du cruel Opresser de sa Famille. Il
 se croit Fils de *Tsching-Tug*, qui lui a doné
 le Nom de *Tsching-Poei*: Il adore la Main
 bienfaisante de *Tou-Ngan-Cou*.

On trouve ici le défaut que *Despréaux* re-
 proche à *Lopez de Vega* * lorsqu'il dit
Enfant au premier Acte, est Barbon au dernier.

L'Orphelin *Chinois* est au Berceau dans les
 3. premiers Actes; il a 20. Ans au comence-
 ment du 4.

Le tems est donc arrivé de dévoiler à
Tsching-

* *Lopez de Vega*, apellé aussi *Lope-Félix de Vega-Garpio*, est un célèbre Poete *Espagnol*, qui nâquit à *Madrid* d'une Famille noble, en 1562. Il fut Secrétaire de l'Evêque d'*Avila*, puis du Comte de *Lemos* & du Duc d'*Albe*. Aiant embrassé l'Etat Eclésiastique, il reçût l'Ordre de Prêtrise & se fit Chevalier de *Malte*. Il mourut en 1635. On a de lui un grand nombre de Pièces de Theatre & d'autres Poésies *Espagnoles* fort estimées.

Tsching-Poei sa naissance & les malheurs de sa Famille. Pour cet effet *Tsching-Yng* peint sur un grand Rouleau de Papier toute l'Histoire de la Maison de *Tschao*. Il laisse ce Rouleau, come par oubli, dans sa Bibliothèque, où il fait que le jeune Home doit se rendre. Celui ci trouve ce Papier : Il est atrendri à la vûe de tous ces Tableaux d'horreur & de barbarie. *Tsching-Yng*, qui, sans être vû l'examinait atentivement, s'avance lorsqu'il aperçoit son émotion. *Tsching-Poei* lui demande l'explication de ce Rouleau. Alors *Tsching-Yng* lui raconte en détail les malheurs de la Maison de *Tschao*, la fuite de son Grand-Père, le Meurtre de son Père, de sa Mère & de tous les Siens ; les dangers où l'Orphelin a été exposé, la manière dont on l'a sauvé, la générosité du Citoien qui a sacrifié son Fils, celle du vieux *Kong-Lun* &c. *Tsching-Poei* écoute cet afreux récit avec la compassion qu'inspire l'humanité, mais il ne soupçonne pas qu'il doive y prendre un intérêt particulier quoi que *Tsching-Yng* lui nomme tous les Personages, excepté le Tiran, qu'il désigne par l'habillé de rouge. *Tsching-Yng* termine sa Naration par ces paroles : Il y a maintenant 20. Années que tout cela est arrivé & l'Orphelin de la Maison de *Tschao* doit avoir présentement 20. Ans. Il ne songe pas à venger son Père & sa Mère : A quoi songe-

t'il donc? Il est bien fait de sa Parfone, sa Taille est de plus de 5. Piés; il fait les Lettres; il est très habile dans le Métier de la Guerre. Toute sa Maison a été impitoiablement massacrée; son Père s'est poignardé, sa Mère s'est étranglée, & jusqu'ici il ne s'est pas encore vengé! C'est bien à tort qu'il passe dans le Monde pour un Home de Cœur.

T S C H I N G - P O E I.

Mon Père, il y a un tems infini que vous me parlés: Il me semble que je rêve & je ne comprends rien à ce que vous me dites.

T S C H I N G - Y N G.

Puisque vous n'êtes pas encore au fait, il faut vous parler clairement. Le cruel habillé de rouge, c'est *Tou-Ngan-Cou*; *Tschao Tur* c'est votre Grand Père; *Tschao-So* c'est votre Père, la Princesse c'est votre Mère; je suis *Tsching-Yng* & vous êtes l'Orphelin de la Maison de *Tschao*.

T S C H I N G - P O E I.

Quoi! Je suis l'Orphelin de la Maison de *Tschao*? Ah! Vous me faites mourir de douleur & de colère. (*Il tombe presque évanoui dans un Fauteuil.*)

T S C H I N G - Y N G.

Mon jeune Maître revenés à vous.

T S C H I N G - P O E I.

Hélas! Vous me faites mourir... Mon Père assés vous dans ce Fauteuil, & sou-

frès que je vous salue. (*Il le salue **.)

T S C H I N G - Y N G.

J'ai relevé aujourd'hui la Maison de *Tschao*; mais, hélas, j'ai arraché la seule Racine qui lui restoit. (*Il pleure.*)

T S C H I N G - P O E I.

Oui, je le jure, je me vengerai du Traître *Tou-Ngan-Cou*.

T S C H I N G - Y N G.

Ne faites pas tant de bruit, de peur que *Tou-Ngan-Cou* ne vous entende.

T S C H I N G - P O E I.

J'y mourai ou il périra le Traître. Mon Père ne vous inquiétés pas; reposez vous sur moi de ma vengeance.

En effet, il se saisit de la Personne du Tiran; il le fait enchaîner. On le mène au suplice: Il est coupé tout vif en trois mille morceaux; & celà très lentement pour faire durer ses souffrances. Quand il n'a plus ni peau ni chair, on lui tranche la Tête.

Tsching-Poei s'aplaudit d'avoir vengé sa Maison. Il embrasse *Tsching-Yng*; il le comble de Biens & d'Honneurs; & il donne ordre qu'on élève à *Kong-Lun* un magnifique Tombeau.

Tel est le dénouement de cette Tragédie: L'intérêt n'y est point divisé; il augmente de Scène en Scène; la Pièce marche avec rapidité & rien n'en retarde l'Action.

NOU-

* Coutume *Chinoise*: C'est une marque de respect envers un Père, ou de reconnoissance envers un Bienfaiteur.



NOUVELLES ACADEMIQUES
ET LITERAIRES.

L'ACADEMIE FRANÇOISE tint sa Séance publique le 25. Août dernier, Fête de *St. Louis*. Elle ajugea le Prix d'Eloquence au *R. P. Guénard*, Jésuite, demeurant à *Pont-à-Mousson*, & celui de Poésie à *M. Le Mière*, qui a été couronné pour la troisième fois. On trouvera ci après son Poème, qui est sur le Commerce.

A l'avenir, il n'y aura qu'un Prix chaque Année, qui sera alternativement d'Eloquence & de Poésie. Celui de 1756. sera un Prix d'Eloquence sur ce Sujet: *Jusqu'à quel point il convient de multiplier les Sociétés Littéraires*. Le Discours doit être d'environ une demi-heure de lecture. Toutes Persones, excepté les XL. de l'Académie, sont admises au concours; mais on exige que les Discours soient approuvés de deux Docteurs de la Faculté de Théologie de *Paris*. Ils ne seront reçus que jusques au 1er. Juillet, & on devra les adresser franco à *M. Brunet*, Imprimeur de l'Académie. Le Prix consistera en une Médaille d'Or de la valeur d'environ 600. Livres.

Le Discours du *P. Guénard*, couronné pour 1755. & qui paroît actuellement imprimé,

chez Brunet , Lib. Imprimeur de l'Académie Françoise , est digne des plus grands Eloges. Le Sujet étoit neuf & difficile. Il s'agissoit de déterminer , *En quoi consiste l'Esprit philosophique* , conformément à ces paroles de St. Paul Rom. XII. 3. *Non plus sapere quam oportet sapere*. Ce Sujet convenoit parfaitement au Siècle où nous vivons appelé , par préférence , le *Siècle philosophe* ; aussi plusieurs savantes Plumes se sont elles exercées sur cette Matière intéressante , & il seroit à désirer , que l'on pût aussi profiter de leurs Lumières , par la publication de leurs Ouvrages. Dans celui du *P. Guénard* , la Raison y paroît ornée des graces de l'Esprit. On y trouve des Images vraies , des Réflexions profondes , des Raisonnemens solides , animés par des couleurs , qui forment une heureuse harmonie. Rien de commun , rien de foible , rien de négligé dans le Stile. L'Auteur suit toutes les Règles de l'Art Oratoire , dans l'invention & la disposition de ses preuves.

Selon le *P. Guénard* , l'Esprit philosophique est le *Talent de penser* : Ce qui comprend le *Génie d'Observation* ; la *Liberté de penser* ; le *Talent de saisir les Principes généraux* , & de *lier les Idées par la force des Analogies*.

» Ainsi , dit l'Orateur , un Esprit vaste &
 » profond , qui voit les choses dans leurs
 » causes & dans leurs principes ; un Esprit

„ naturellement fier & courageux, qui dé-
 „ daigne de penser d'après les autres; un
 „ Esprit Observateur, qui découvre des Vé-
 „ ritez par tout, & les développe, par une ré-
 „ flexion continuelle; telles font les pro-
 „ prietez du sublime Talent de penser; tels
 „ font les grands Caractères, qui distinguent
 „ l'Esprit philosophique de tout autre Es-
 „ prit. Ce Canevas renferme tout le Plans
 de la Iere Partie de son Discours. Elle est di-
 gne de la grandeur du Sujet, & de la situa-
 tion dominante, où s'est mis l'Orateur pour
 le traiter. Donons en quelques traits.

„ On ne s'élève au dessus de la foule, que
 „ par le Talent singulier, non de raisonner
 „ avec plus de méthode, mais de trou-
 „ ver les principes mêmes sur lesquels on
 „ raisonne; non de compasser ses idées,
 „ mais d'en faire de nouvelles, & de
 „ les multiplier sans cesse, par une ré-
 „ flexion féconde: Talent unique & su-
 „ blime, Don précieux de la Nature, que
 „ l'Art peut aider quelquefois, mais qu'il
 „ ne sauroit, ni doner, ni suplérer, par lui
 „ même. Voilà le Génie, qui créa les
 „ Sciences; & lui seul pourra les enrichir,
 „ & lui seul pourra les élever à la perfection.
 „ Que font en éfet toutes les Sciences hu-
 „ maines? Un assemblage de Conoissances
 „ réfléchies & combinées. Il n'appartient donc

qu'aux Génies inventeurs & toujours pen-
 sants, d'ajouter à ce Trésor public, & d'aug-
 menter les anciennes Richesses de la Rai-
 son. Tous les autres Philosophes, Peuple stérile & contentieux, ne feront jamais
 que secouer, pour ainsi dire, & tourmen-
 ter les Vêritez, que les grands Génies vont
 chercher au fond des Abîmes.

Penser d'après soi même, penser librement,
 & indépendamment des Idées vulgaires;
 c'est encore un des plus beaux traits de l'Es-
 prit philosophique. „ Qu'on y réfléchisse,

on verra que tous les Hommes, à la réserve
 d'un très petit nombre, pensent les uns
 d'après les autres, & que leur Raison toute
 entière est, en quelque sorte, composée
 d'une foule de jugemens étrangers, qu'ils
 ramassent autour d'eux. C'est ainsi que
 les Opinions bizarres des Peuples, les
 Dogmes souvent absurdes de l'Ecole,
 l'Esprit des Corps avec tous ses préjugés,
 le Génie des Sectes avec toutes les extra-
 vagances, se perpétuent d'âge en âge, &
 ne meurent presque jamais avec les Ho-
 mes; parce que toutes ces Idées, en sor-
 tant de l'Âme des Vieillards & des Mai-
 tres, entrent aussi-tôt dans celle des En-
 fans & des Disciples, qui les transmettent
 demême à leurs crédules Successeurs.

Il est aisé de compter les Hommes fameux,

„ qui n'ont pensé d'après Personne, & qui ont
 „ fait penser d'après eux le Genre-Humain.
 „ Seuls & la tête levée, on les voit marcher
 „ sur les Hauteurs; tout le reste des Philo-
 „ sophes suit come un Troupeau. N'est-ce
 „ pas cette lâcheté d'Esprit, qu'il faut ac-
 „ user d'avoir prolongé l'Enfance du Monde
 „ & des Sciences? Adorateurs stupides de
 „ l'Antiquité, les Philosophes ont rampé,
 „ durant vingt Siècles; sur les traces des
 „ premiers Maitres. La Raison, condanée
 „ au silence, laissoit parler l'Autorité: Aussi
 „ rien ne s'éclaircissoit dans l'Univers, &
 „ l'Esprit humain, après s'être trainé deux
 „ mille ans, sur les vestiges d'*Aristote*, se
 „ trouvoit encore aussi loin de la Vérité.

„ Enfin parût en *France* un Génie puis-
 „ sant & hardi, qui entreprit de sécoüer le
 „ joug du Prince de l'Ecole. Cet Home
 „ nouveau vint dire aux autres Homes, que
 „ pour être Philosophe, il ne suffisoit pas de
 „ croire, mais qu'il falloit penser. A cette
 „ parole toutes les Ecoles se troublèrent.
 „ Une vieille Maxime règnoit encore: *ipse*
 „ *dixit*: Le Maitre l'a dit. Cette Maxime
 „ d'Esclave irrita tous les Esprits foibles con-
 „ tre le Père de la Philosophie pensante:
 „ Elle le persécuta come Novateur, & come
 „ Impie, le chassa de Roïaume en Roïaume,
 „ & l'on vit *Descartes* s'enfuir, emportant

„ avec lui la Vérité , qui , par malheur , ne
 „ pouvoit être ancienne tout en naissant,...

L'Eloge de *Descartes* forme un des plus beaux Tableaux. L'Orateur fait voir coment, sans se décourager , & sans respect humain, il ne cessa point de marcher dans les Sentiers de la Vérité. *Disciple de la Lumière* , dit-il , en parlant de cet Illustre Philosophe ; au lieu d'interroger les Morts & les Dieux de l'Ecole, il ne consulta , que les Idées claires & distinctes, la Nature & l'Evidence. Par ses Méditations profondes , il tira presque toutes les Sciences du Chaos ; & par un coup de Génie plus grand encore, il montra le secours mutuel qu'elles devaient se prêter , les enchaina toutes ensemble , les éleva les unes sur les autres & se plaçant ensuite sur cette Hauteur , il marchoit , avec toutes les forces de l'Esprit-Humain ainsi rassemblés , à la découverte de ces grandes Vérités , que d'autres plus heureux sont venus enlever après lui. . . . Ce fut donc le courage & la fierté d'Esprit d'un seul Home , qui causèrent , dans les Sciences , cette heureuse & mémorable Révolution , dont nous goûtons aujourd'hui les avantages , avec une superbe ingratitude. Il falloit aux Sciences un Home de ce Caractère ; un Home , qui osât conjurer tout seul , avec son Génie , contre les anciens Tyrans de la Raison ; qui osât fouler aux pieds ces Idoles , que tant de Siècles avoient adorées. *Descartes* se trouvoit enfermé dans le La-

birinthe, avec tous les autres Philosophes; mais il se fit lui même des Ailes, & s'envola, fraïant ainsi de nouvelles Routes à la Raison captive.

La troisième propriété de l'Esprit philosophique, c'est le Talent de penser en grand, de saisir les Principes généraux, & d'enchaîner les Idées entr'elles, par la force des Analogies. A ces traits, on reconoit le Génie supérieur, qui enlève l'Âme au dessus de sa Sphère, l'arrache aux petits Objets, & la place tout d'un coup dans une Région élevée, d'où elle contemple les Véritez premières, auxquelles sont atachées, come autant de Rameaux à leur Tige, mille Véritez particulières, dont les raports lui étoient inconnus.

„ Les Philosophes, d'un Génie vulgaire,
 „ dit le P. Guénard, sont toujours noiez
 „ dans les détails. . . . Ils se fatiguent à sui-
 „ vre le cours de mille petits Ruisseaux, qui
 „ se troublent à tout moment, qui les éga-
 „ rent dans leurs détours, & les abandonent
 „ ensuite au milieu d'un Désert aride. Ces
 „ Esprits étroits & rampans, prennent tou-
 „ jours les choses une à une, & ne les voient
 „ jamais come elle sont, parce qu'ils n'ont
 „ pas faisi l'ensemble, qui montre claire-
 „ ment l'usage & l'harmonie des Parties di-
 „ férentes : Science confuse, Amas de pouf-
 „ sière, qui ne fait qu'a veugler la Raison,
 „ & la charger d'un poids inutile.

Dans la II. Partie, l'Orateur fait voir les Ecueils, que l'Esprit philosophique doit éviter, par rapport aux Ouvrages de goût & à la Religion, & les bornes qu'il doit se prescrire, relativement à ces deux Objets. *Non plus sapere quàm oportet.* C'est la Règle que l'Auteur adopte, & qui fait la base de cette 2de Partie.

Il dit d'abord aux Partisans des Beaux-Arts : *Craignez que l'Esprit philosophique n'éteigne, ou du moins n'amortisse en vous le feu sacré du Génie.* L'Auteur avoit dit, dans la Iere. Partie que le Génie étoit le premier Caractère de l'Esprit philosophique; mais il entendoit le Génie d'Observation. Fruit solide de l'intelligence; au lieu qu'il entend ici le Génie des Arts, le Génie pittoresque, le Génie, qui fait animer & vivifier les sentimens, & qui est la Fleur brillante de l'Imagination. Une Raison trop mesurée éteint quelquefois, ou du moins amortit le feu du Génie. *Il faut,* dit l'Orateur, *que la Philosophie, quand elle veut nous plaire, dans un Ouvrage de goût, emprunte le coloris de l'Imagination, la voix de l'Harmonie, la vivacité de la Passion. Les Beaux-Arts, Enfans & Pères du Plaisir, ne demandent que la Fleur & la plus douce Substance de votre Sagesse. . . . Si vous n'êtes qu'un Esprit réfléchissant, éloignés-vous; la Raison séparée des Graces, n'est qu'un Docteur ennuyeux,*

qu'on laisse tout seul, au milieu de son Ecole... Quel est ce Philosophe téméraire, qui ose toucher, avec le Compas d'Euclide, la Lire délicate & sublime de Pindare & d'Horace? Blessée par une main barbare, cette Lire divine, qui renfermoit autrefois dans son sein une si ravissante harmonie, ne rend plus que des sons aigres & sévères. Je vois naître des Poèmes géométriquement raisonnés, & j'entens une pesante Sagesse chanter, en calculant tous ses sons.

L'Auteur parcourt agréablement tous les différens Genres; & fait voir toutes les parties de l'Empire Littéraire ravagées par l'Esprit philosophique. C'est sur tout les ravages qu'il fait à l'Eloquence, que l'Orateur déplore en ces termes: *Plaignons la triste destinée de l'Eloquence, qui dégénère & périt tous les jours, à mesure que la Philosophie s'avance à la perfection. Il est vrai, que la passion des faux brillans & de la vaine parure, a flétri sa beauté naturelle à force de la farder: Il est vrai que le Bel-Esprit a ravagé presque toutes les parties de l'Empire Littéraire: Voici un autre Fléau plus terrible encore: C'est la Raison elle même; je dis cette Raison géométrique, qui dessèche, qui brûle, pour ainsi dire tout ce qu'elle ose toucher . . .*

Pour éviter ces défauts, l'Auteur conseille la lecture des Anciens, chez qui l'on trouve, dit-il, *des Peintures vives & frappantes, qui*

semblent faire entrer les Objets mêmes dans l'Esprit ; des Tours hardis & véhémens , qui donent aux Pensées des ailes de feu , & les jettent come des traits brûlans dans l'ame du Lecteur , une Expression touchante des sentimens & des mœurs , qui se répand dans tout le Discours ; come le sang dans les veines , & lui comunique , avec une chaleur douce & continüe , un air naturel & toujours animé , une variété charmante de couleurs & de tons , qui représentent les nuances & les divers changemens de Sujet &c.

Mais c'est sur tout à l'égard de la Religion, qu'il est nécessaire d'imposer un frein , & de prescrire des limites à l'Esprit philosophique. Livré à lui même , il voudra porter dans un nouvel ordre d'Objets sa manière de penser ordinaire ; il voudra trouver , en interrogeant la Nature , des Vérités , que Dieu avoit cachées dans les profondeurs de sa Sagesse. *Je dirai donc aux Philosophes , s'écrie l'Orateur , ne vous agitez point contre les Mystères , que la Raison ne sauroit percer. Attachez-vous à l'examen de ces Vérités , qui se laissent aprocher , qui se laissent en quelque sorte , toucher & manier , & qui vous repondent de toutes les autres. Ces Vérités sont des Faits éclatans & sensibles , dont la Religion s'est come envelopée toute entière , afin de frapper également les Esprits grossiers & subtils. On doit ces Faits à votre curiosité ; voilà les Fou-*

demens de la Religion. Creusés donc autour de ces Fondemens ; essaïez de les ébranler ; descendez , avec le Flambeau de la Philosophie , jusqu'à cette PIERRE ANTIQUE , tant de fois rejetée par les Incrédules , & qui les a tous écrasés. Mais , lors qu'arrivés à une certaine profondeur , vous aurez trouvé la MAIN du TOUT-PUISSANT , qui soutient , depuis l'origine du Monde , ce grand & majestueux Edifice , toujours affermi par les Orages mêmes & le Torrent des Années , arrêtez-vous enfin , & ne creusez pas jusqu'aux Enfers. La Philosophie ne sauroit vous mener plus loin , sans vous égayer : Vous entrez dans les Abîmes de l'Infini : Elle doit ici se voiler les yeux come le Peuple , adorer sans voir , & remettre l'Home , avec confiance , entre les mains de la Foi. Non plus sapere quàm oportet.

On voit par ces traits , que l'Orateur fait alier la Religion , l'Eloquence & l'Esprit philosophique.

L'ACADEMIE ROIALE des Sciences , Belles Lettres & Arts de BORDEAUX , tint aussi , le 25. Août , sa Séance publique , dans la Sale des RR. PP. Recolets. M. le Président LORET , Directeur , en fit l'ouverture , par une *Dissertation* sur le Sujet qui avoit été proposé pour le Prix de cette Année , *Quelle est l'influence de l'Air sur les Végétaux ?*

M. l'Abé *Peix*, Professeur en Philosophie à *Périgueux*, & Correspondant de l'Académie, lut ensuite quelques *Observations* sur les Eaux d'un Lac, nouvellement creusé aux environs de *Périgueux*; qui s'enflament, à l'approche d'une Torche alumée.

M. *Caster*, Docteur en Médecine & Bibliothécaire de l'Académie, lut aussi une *Dissertation sur l'Hydrocéphale*, qu'il avoit faite, à l'occasion d'une petite Fille atteinte de cette Maladie, née au Mois d'Avril de cette Année, dans la Paroisse de *Bègles* près de *Bordeaux*.

M. *De Lamontaigne*, Conseiller au Parlement fit l'Eloge de l'Illustre Baron de *Montesquieu*. Dès l'entrée, il annonça, que l'intérêt qu'évoient prendre la Province & l'Académie à son Sujet, l'ayant engagé à lui doner toute son étendue, il avoit divisé son Ouvrage en deux Parties, dont il réservoir la seconde pour une autre Séance. M. le Directeur répondant à cette Pièce, come il avoit fait aux précédentes, jetta encore de nouvelles Fleurs, bien choisies, sur le Tombeau de ce Grand-Homme, qui a fait tant d'honneur à sa Patrie & à la Répub. des Lettres.

L'Académie n'a pas trouvé à propos d'ajuger cette Année le Prix proposé pour 1755, sur ce Sujet, *Quelle est l'influence de l'Air sur les Végétaux?* Elle desiroit sur tout des Expériences nouvelles. Le Sujet a paru peut-être trop étendu, pour être traité d'une

manière qui répondit à ses vûes : Ainsi, en réservant ce Prix pour 1757. elle demande, que, soit par les Expériences déjà-faites, soit principalement par de nouvelles, l'on tâche de déterminer *le cours & la transpiration de la Sève, relativement aux différentes qualités de l'Air, & aux différens aspects du Soleil & de la Lune.*

Pour le Prix réservé en 1754. elle a déjà proposé, pour la même Année 1757. de déterminer, *Les meilleurs principes de la Taille de la Vigne, par rapport à la différence des espèces de Vignes, & à la diversité des Terroirs.* Ces deux Prix seront ajugés ensemble.

Elle propose pour Sujet du Prix de 1758. *Quels sont les meilleurs moyens de faire des Prairies dans les Lieux secs, & quelles Plantes y sont les plus propres à y nourrir le gros & le menu Betail ?*

Et le Sujet proposé pour l'Année prochaine 1756. est, de déterminer, *La meilleure manière de faire les Vins, de les clarifier & de les conserver.* L'Académie desire, *que l'on trouve un moyen de les clarifier sans Oeufs, équivalent à celui des Oeufs, ou meilleur.* Les Dissertations, pour ce dernier Prix, ne seront reçues que jusques au 1er. Mai 1756. On pourra les doner en François ou en Latin, & les adresser, franchises de Port, à M. le Président *Barbot*, Secrétaire de l'Académie, ou à la Veuve de *P. Brun*, Imprimeur agrégé de la même Académie.

ON distribüe actuellement à Paris le Vme. Volume de l'*Encyclopédie*. M. de *Voltaire* y a travaillé les Articles *Esprit, Eloquence, Elégance.* Qui pouvoit mieux les définir, qui pouvoit mieux en parler, qu'un Génie aussi sublime, qui sera toujours regardé come un des plus grands Modèles en ces genres ? Il paroît à la tête de ce même Volume,

un magnifique Eloge de M. le Président de *Montesquieu*, par M. d'*Alembert*. On peut dire, que le Panégyrique est digne du Héros, & que ce Morceau, qui renferme les plus grandes beautés, achève de rendre précieux ce Volume de l'*Encyclopédie*. On nous apprend, à la fin de cet Eloge, que M. de *Montesquieu* prenoit un intérêt particulier a ce grand & immense Ouvrage. Selon lui, tous les Gens de Lettres devoient s'empressez de concourir à l'exécution d'une Entreprise si utile. Il en a doné l'exemple, ainsi que plusieurs autres Ecrivains célèbres. Il destinoit à ce Dictionnaire un Article sur le *Goût*, qui a été trouvé imparfait dans ses Papiers, mais que les Auteurs de l'*Encyclopédie* veulent également doner au Public.

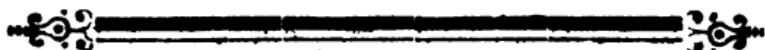
A ces Monumens, que les Académies & les Savans se sont empressez d'ériger à la Mémoire de M. de *Montesquieu*, nous joindrons ici des Vers sur ce sujet, attribués à M. de *Voltaire*: S'il n'en est pas l'Auteur, ils paroissent au moins dignes de la Plume de ce grand Poëte.

VERS sur la Mort de M. DE MONTESQUIEU,
A M. DE SECONDAT, son Fils.

Digne Fils d'un Illustre Père,
Je viens avec toi le pleurer:
Les Dieux ont voulu retirer
Cette Ame acordée à la Terre,
Pour l'embélir & l'éclairer.
Couronné par la main d'*Astrée*,
Dont il releva les Autels,
MONTESQUIEU vit dans l'Empirée;
Il voit, sous ses pas immortels,
Gronder, éolater sur nos Têtes,
Les Vents, la Foudre & les Tempêtes,

Effroi révééré des Mortels.
 Ses Yeux contemplant l'harmonie
 De ces Globes prodigieux ,
 Flotans sans nombre sous les Cieux ;
 Tandis qu'au prix de nôtre Vie ,
 Barbares ridiculement ,
 Sur cette triste Fourmilière ,
 Nous disputons superbement ,
 Un peu de Boüe & de Pouffiére.
 Hélas ! Nous perdons la Lumière
 Par qui nos Yeux pouvoient s'ouvrir !
 Ce Siècle de fer & de fange
 N'étoit pas fait pour en jouir !
 Le Ciel nous l'enlève & se venge !
Montesquieu vit l'Opinion
 Déchirer & brûler son Livre ;
 Et la vaine & foible Raïson
 Vanter ses Leçons, sans les suivre.
 Il porta jusques dans ses Mœurs
 Le sublime de ses Idées ;
 Forcé d'écraser des Pigmées ,
 Qui réunissoient leur fureur ,
 Par l'éclat de son feu rapide
 Il confond leurs traits imposteurs.
 Sur les bords célèbres du *Xante* ,
 Les Dieux , que la Fable nous vante ,
 Combatirent moins noblement.
 O Peuple brillant & barbare ,
 Quelle inconséquence bizarre
 Signale ton aveuglement ?
 Ce Législateur , ce Grand Home ,
 Que l'Univers nous envia ,
 Eût été *Solon* , ou *Numa* ,
 Jadis dans *Athènes* ou dans *Rome* .
 En *France* simple Citoïen ,
 Digne de tout , il ne fût rien ,

Des Colonnes & des Statués,
 Autrefois l'auroient illustré ;
 Ses Cendres restent confondües
 Dans celles d'un Peuple ignoré
 Nos Aïeux, leurs nobles Exemples,
 N'ont plus aujourd'hui de Rivaux ;
 La Vertu chez eux eût des Temples,
 Et n'a pas chez nous des Tombeaux.
 Mais les plus nobles Sépultures
 De Marbre & d'Airain perirons ;
 Des Humains, les Races futures,
 Mille fois se succéderont ;
 Toujours nouveaux dans tous les Ages,
Montesquieu jamais ne mourra ;
 Avec eux son Nom renaitra,
 Et ses Temples sont ses Ouvrages.



STANCES libres sur Mr. DE ROCHES,
 Pasteur & Professeur à Genève, tombé en
 Paralysie & privé de la parole, au Mois
 d'Octobre dernier.

POURquoi ne vois-je plus, dans la Sainte Tribune,
 Ce *Périples* Chrétien, dont les Foudres sacrés,
 Par une Lumière importune
 Efraïoient les Humains dans le Crime égarés ?

Pourquoi cette Voix Salutaire,
 Qui m'expliquoit du Ciel les Oracles fameux,
 Ne remplit-elle plus la Chaire
 De son éclat majestueux ?

Que vois-je ? Hélas ! Elle est fermée,
 Cette Bouche qu'on admiroit,
 Et qui des traits du Tout Puissant armée,
 Hardiment du Mondain, les Vices censuroit.

Novembre 1755.

627

O Dieu ! Rens cette Eloquence ;
Qui portoit par tout la Clarte,
Et favoit reduire au silence
Le Pécheur le plus entête !

Rens nous cette sainte efficace ;
Qui du Mortel contre toi déclaré,
Réprimoit l'orgueilleuse audace,
Et confondoit l'air assure ;
Rens à ces jeunes gens , consacrés pour ton Temple,
Celui qui de ses Doctes mains,
Et par son rare & digne exemple,
Les formoit à prêcher tes Ordres Souverains !

Mais si ta sagesse in 'fable ,
Dont le Conseil , des Humains ignoré ,
Par une Conduite adorable
A toujours leur bien procuré,
Ne veut pas que ma Voix a ton Saint Trône admise,
Soit exaucée entièrement ,
De ce grand Flambeau de l'Eglise,
Conserve nous du moins un Lumignon fumant.

ODE sur la Guerre.

Q Uoi la Foudre en éclats se brise ,
Elle gronde de toutes parts ;
Sur les Rives de la Tamise
On voit briller ses Etendarts.
BREFONS , je vous revois encore ,
Sous le joug du Tiran qu'implore
La Déesse aux Cheveux épars ,
Qui de *Thèbes* brisant les Portes
Réduit en poudre les Cohortes
Des aveugles *Enfants* de *Mars* ,

R s

Tu fuis donc ces Climats fertiles ,
 Aimables *Paix* , Fille du Ciel ,
 Tu laisses fondre sur nos Villes
 La Rage & les feux d'*Uriel*.
 Hélas jusques dans l'Hermitage ,
 La Consolation d'un Sage ,
 Que tu me donas par amour ,
 L'Homme du Monde , le Sauvage
 Et les maux que guérit *Vernage*
 Me persécutent tour à tour !

Trop aveugles en vos misères
 N'apprendrés vous point à penser
 Vils Mortels ; vous êtes tous Frères
 Et vous allés vous terrasser !
 Ce vain Phantôme de la Gloire
 N'est qu'un abus de la Victoire
 Témoin ce fier *Trimalcion* ,
 Qui dans sa Pompe triomphale
 De son auguste Saturnale
 Fit un Cercueil d'affliction.

Barbares , dont la main féroce ,
 Excite le Courroux des Cieux ,
 Craignés le sang du Sacerdoce
 Qui fit le comble de vos Vœux.
 Respectés les Demeures sombres
 Où reposent les Saintes Ombres
 Des Héros de l'antiquité ;
 Leurs noms seuls vous ouvrent l'abîme
 Les Mers attendent la Victime ,
 Que vos forfaits ont mérité.

Cieux , de la Rive Hiperborée ,
 Menaçant tout le *Canada* ,
 Je vois la Discorde arborée
 Jusqu'à l'Isthme de *Panama*.

Du sein du Golfe adriatique
 Et de l'Océan atlantique
 Secouant son sacré Flambeau
 Sa main en défastres féconde
 De l'Ancien & du Nouveau Monde
 Ne fait plus qu'un vaste Tombeau !

Monstre sorti du sein de l'Onde,
 Fléau de ce triste Univers,
 Fixe ta course vagabonde
 Au delà du Vaste des Mers,
 De ton Empire qui chancelle,
 Par une Puissance immortelle
 Tu verras tomber les débris
 Et par le fer d'un autre *Alcide*,
 Détruire l'Hydre parricide,
 Et le fiel dont tu te nourris.

Peuples massacrés par nos Pères
 Voici le tems de vous venger
 Nous livrons aux Parques sévères
 Le Fer qui doit nous égorger.
 Animés d'orgueil & de rage
 Nous allons d'un nouveau carnage,
 Imiter l'insensé *Phraon*
 Et par une guerre inouïe
 Dedans le sein de l'*Illinie*
 Rallumer les feux de *Cortez*.

La moitié de nôtre Hémisphère
 Ne suffit pas à nos fureurs,
 Il faut une nouvelle Terre,
 Pour Théâtre de nos horreurs.
 Monstres, qu'un fol espoir anime
 Serés vous toujours la Victime,
 De l'ardeur de vous agrandir
 Préférerés vous les tempêtes,
 Qui se préparent sur vos têtes,
 A l'art, au bonheur de jouir ?

Ohobio, funette Rivage,
 Teint du sang de l'Européen,
 Demeure au pouvoir du Sauvage
 A la honte du nom Chrétien.
 Que ces immenses Catacombes
 Renferment dans les mêmes Tombes
 Le François avec le Breton,
 Et par un Monument durable
 De leur Jalousie implacable,
 Eteins jusques au Rejetton !

Laissés aux Peuples de l'Afrique,
 A l'Habitant du Labrador,
 Le soin d'enseigner au Mexique,
 L'abus & le mépris de l'Or.
 Fils de Japhet venes entendre
 Cette voix qui sort de la cendre,
 De Vesput & du Grand Colon,
 Puisse-t-elle en cette Contree,
 Conserver l'heureux tems de Rhée
 Et les Jeux du sacré Vallon !

G E N E V E

P. A.

 LE COMMERCE.

P O E M E, couronné, cette Année par l'Académie Française *,

I L est d'heureux Climats, que sous un Ciel serein,
 La Nature enrichit d'une prodigue main ;
 Il est de tristes bords, où la Terre barbare,
 Ferme ou n'ouvre qu'à peine un sein toujours avare.
 Mais, tout est limité, ses dons & ses refus
 Des besoins & des biens sont par tout répandus.

Heu-

* M. LE MIÈRE est l'Auteur de ce Poème. Voici la
 me. Année consécutive que le Prix de Poésie lui a été
 jugé. Le Sujet pour 1754 étoit l'Empire de la Mode.

Heureuse & sage Loi, Mère de l'harmonie,
 Seul recours des Humains, nœud puissant qui les lie!
 Les Peuples, par les Mers en vain sont séparés,
 Par la Nécessité l'un vers l'autre aires,
 Des différents Climats où le sort les disperse,
 Je les vois se répondre, unis par le Commerce;
 Les Trésors à la main, il court, le Besoin fuit
 L'Abondance circule, & le Monde jouit.

Commerce, Art bienfaisant, ta vigilance habile,
 Répare les refus d'une Terre stérile;
 Changé par tes présents, le bord le plus ingrat,
 Paroit aux yeux trompés, un fertile Climat.
 Sous tes égales Loix, tout reçoit & tout donne;
 Sans même avoir semé, plus d'un Peuple moissonne.]
 La Nature asservie au caprice des tems
 Est bisarre en ses dons; tes secours sont constans:
 Je vois l'excès des Biens réglés par ta prudence;
 Pour mieux la conserver, tu bornes l'Abondance.
 Tel d'un épais feuillage un Ormeau trop couvert,
 Par le fer dégagé, vit des Rameaux qu'il perd.
 Tu proscries les excès, mais aux Biens nécessaires,
 Tu joins du Luxe encor, les délices si chères;
 Tu répans les plaisirs, l'opulence & l'éclat,
 Tu prépares de loin, les forces de l'Etat.
 Que, de fois, quand tes mains, sur de stériles Plages,
 Apportoient l'abondance à des Peuples sauvages,
 Dans de plus grands besoins, trop peu senti par eux,
 Tu verras sur leurs Mœurs des secours plus heureux!
 La Vérité, les Loix, les Arts & l'Industrie,
 Vainqueurs de l'ignorance & de la Barbarie,
 Leçon douce, jour pur, à leurs yeux présentée,
 Et qui, sans l'affoiblir réfléchit la clarté!

Par toi Tir fût brillante & Carthage fameuse;
 L'Arabie, à tes soins, dût le titre d'heureuse;
 Trop indigne de l'être en ses Climats féconds,
 Des qu'un vil Brigandage eût profané tes dons:

Venise fût long tems ton Trône & ton Ecole ;
 La *Tamise*, par toi, semble un autre *Paétole*,
 Et le *Batave* heureux, voit, par tes feuls bienfaits,
 L'Abondance étrangère habiter ses Marais.
France, sur qui le Ciel répandit ses largesses,
 Où n'épanches tu pas tes immenses Richesses ?
 A des Biens nés ailleurs, que de Canaux divers,
 Sont ouvert dans ton sein, par la main des *Colberts*.

Mais combien du *Comerce* étendis-tu l'Empire,
 Aiguille si fidèle au Pôle qui t'atire !
 Sous quels Cieux éloignés nous ont poussé les Flots,
 Et quel Globe inconnu, sort pour nous du Cahos !
 O surprise ! O succès ! Sur une Mer déserte,
 A l'effor d'un Mortel l'Amérique est ouverte !
 Par ces hardis travaux, par ces nœuds fortunés,
 Deux Mondes se sont joints, l'un de l'autre étonés.
 Le *Comerce* applaudit à ce brillant prodige.
 Que d'illustres Rameaux vont embelir sa Tige !

Le *Mexique* vers nous fait voquer ses Trésors.
 Les Biens de nos Climats sont portés dans ces Ports.
 Vents heureux, soufflés seuls: respecte, Mer profonde.
 Ces Dépôts mutuels confiés à ton onde.

Quel tumulte ! A l'éclat de ces Trésors nouveaux,
 Les Peuples attirés sont devenus Rivaux :
 Le liquide Element est le champ de la Guerre,
 On court se disputer les Tributs de la Terre.
 La noble Ambition d'être Arbitre des Mers,
 Cherche l'utile honneur d'enrichir l'Univers.

La Puissance dépend de l'Empire de l'Onde,
 Le Trident de *Neptune* est le Sceptre du Monde,
 Que d'Objets sur ce bord ! Cent Peuples n'en font qu'un !
 J'y vois le Monde entier ; un intérêt comun,
 Rassemble tant d'Humains de différents Rivages,
 Etrangers l'un pour l'autre & de Loix & d'Usages.
 Quel pompeux appareil m'est offert sur les Eaux !
 On aborde, on s'empresse autour de cent Vaisseaux ?

Que de vœux satisfaits ! Le Port semble avec joie,
Embrasser le Vaisseau que le Ciel lui renvoie :
L'Impatience accourt, recueille, avec transport,
Les Biens qu'elle atendoit errante sur ce bord.
Au vaste sein des Mers, le Vaisseau qui s'élançe ;
Devant lui sur les Flots voit voler l'Espérance ;
L'Intérêt à grands cris pressant les matelots,
De ses actives mains féconde leurs travaux :
Tandis que de l'honneur, la Foi publique éprise,
Avec la Liberté sur la Poupe est assise.

Cesse donc tes dédains, superbe Préjugé.
Le Commerce est par toi trop long tems outragé,
Fière de vos grandeurs, pouvez vous, Ame oisive,
Cueillir, en l'insultant, tous les fruits qu'il cultive ?
De cette erreur injuste, ôsez, vous asianchir ;
C'est servir son Païs, que savoir l'enrichir.

His viget artibus Orbis.

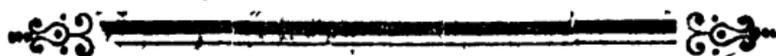
LOGOGRIPE.

JE tire mon relief du courage & de l'art ;
J'ai brillé par *Montluc, Gassion & Bazard.*
Tu peux, Ami Lecteur, trouver dans mon essence
Le redoutable Dieu dont je tiens la naissance ;
Un profond Politique & Guerrier sans égal ;
Le plus juste Attribut d'*Ulisse & d'Amibal* ;
Une Ville, jadis puissante République ;
Un Insecte ; une Fleur ; ce fameux Hérétique
Dont *Zisca* soutenant la trop fatale erreur,
Remplit tout son Païs de carnage & d'horreur ;
Un Poète Latin, que chacun veut entendre ;
Ce que fut *Charles XII.* aussi bien qu'*Alexandre* ;
Un Belgique Ecrivain, estimé justement ;
Ce que nous prions Dieu que puisse heureusement.

Faire au gré de nos Vœux nôtre Auguste Dauphine: *
Je finis par ce trait, cherche, Lecteur, devine.

* Ce Logogriphe a été fait par un Officier François,
déjà dans le Mois d'Août.

L'Enigme du Mois passé doit s'expliquer
par le mot CORNES.



T A B L E.

<i>D</i> iscours sur la Douceur.	P 501
Objection contre la Providence, rétorquée Et presque tournée en Preuve.	524
Réponse de l'Auteur de la Difficulté proposée aux Métaphysiciens.	529
Lettre à M. G****.	551
Le Rêveur.	556
Suite du M ò I.	562
Critique du Patriote Helvétique.	584
Tschao-chi-cou-Eli, ou, le petit Orphelin de la Maison de Tschao, Tragedie Chinoise.	598
NOUVELLES ACADEMIQUES ET LITERAIRES.	
Académie Française.	611
Académie de Bordeaux.	621
Vers à M. de Secondat, sur la mort de M. de Montesquieu.	624
Stances libres, sur M. De Roches, Pasteur à Genève	626
Ode sur la Guerre.	627
Le Commerce, Poeme couronné par l'Acad. Franç.	630
Logogriphe.	633